

Comptes rendus

1998

Anikó DEÁK

M'sieur, de Frigyes Karinthy, traduit du hongrois par Françoise GÁL, éditions In Fine, 118p.

Frigyes Karinthy est un auteur hongrois du début du XXème siècle (1887-1938). En Hongrie il doit sa célébrité à trois ouvrages. Il y a d'abord un livre intitulé *Így írtok ti* «C'est ainsi que vous écrivez», ouvrage plein d'humour qui rassemble des parodies d'auteurs contemporains de Karinthy, hongrois ou étrangers et où on trouve aussi une caricature de la traduction. Il est ensuite connu pour, justement, une traduction: il s'agit d'un ouvrage destiné au départ aux enfants: *Micimackó*, qui est la traduction de *Winnie the Pooh* de A.A. Milne. Tous les petits hongrois le connaissent, sans savoir pour la plupart que c'est un livre d'origine anglaise, et les adultes le relisent avec beaucoup de plaisir. Enfin, il y a l'œuvre dont il est ici question, *Tanár úr kérem*, ouvrage également très populaire.

Que sa popularité soit due à des ouvrages destinés aux jeunes n'est pas un hasard, Karinthy a su rester jeune d'esprit et nous encourage par ses écrits à garder en éveil l'enfant qui est en chacun de nous.

M'sieur est au départ un ouvrage destiné à des adolescents, puisqu'il relate la vie quotidienne dans un lycée de garçons à Budapest pendant la première guerre mondiale; mais si on lit ce livre entre 10 et 16 ans, rares sont les adultes hongrois qui ne s'y replongent pas plusieurs fois à l'âge adulte en y trouvant à chaque fois un plaisir renouvelé.

C'est un texte court – à peine une centaine de pages – composé de 16 sketches qui se passent tous pendant la guerre, exception faite du premier, et qui relatent tous des événements clés de la vie d'un lycéen hongrois.

Ces tableaux portent aussi bien sur le problème du réveil matinal et du retard «Sept heures du matin», «Je suis arrivé en retard», que sur l'interrogation des élèves par le professeur, les affres d'une composition, un cours de gymnastique, ou des événements plus personnels comme «Mon journal», «Je vends mon livre», «Mes expériences», «Les filles», «Mensonges». Le tableau le plus célèbre est intitulé «J'explique mon bulletin», où pour toutes les mauvaises notes il y a une excellente 'explication'.

Les différents textes peuvent très bien se lire indépendamment les uns des autres. Chacun a ses sketches préférés auxquels on se réfère dans la conversation de même que les Français peuvent faire allusion à tel ou tel déboire d'Astérix ou Obélix.

Je rends hommage à la traductrice, Françoise Gál, qui a beaucoup de mérite d'avoir entrepris ce travail de traduction. Elle s'est attaquée à un texte plein de jeux de mots et de références au langage lycéen, bien particulier à une tranche d'âge et à

Comptes rendus

une époque, qu'il est fort difficile de traduire – presque impossible à rendre parfois – sans utiliser de périphrases.

Dans la plupart des cas elle parfaitement trouvé les équivalences justes, même si on peut trouver quelques expressions traduites un peu trop littéralement comme «tu tiens pas dans ta peau» pour *nem férsz a bőrödbe*.

Le titre, «M'sieur», est certes un terme utilisé par les lycéens mais il ne véhicule pas les mêmes connotations que le terme hongrois dans lequel il y a non seulement une interpellation du professeur mais aussi une référence à son titre, à sa fonction. Un adolescent pourrait très bien en français interpellé quelqu'un par cette expression dans un magasin où il désirerait acheter quelque chose. De plus, à la suite du titre *tanár* «professeur» et de *úr* «monsieur», qui en soi est moins neutre d'utilisation qu'en français, vient un autre terme *kérem* que l'on pourrait selon les circonstances rendre par «s'il vous plaît» ou «je vous prie» ou «je vous demande». En un mot un titre qui exprime autant de facettes de l'interpellation d'un professeur me paraît être un peu vite traduit par ce «M'sieur», bien que je sois persuadée que la traductrice a beaucoup réfléchi avant d'arrêter finalement son choix.

Personnellement j'aime bien la traduction qu'en donne Lajos Nyéki dans sa post-face du livre: «Monsieur le Professeur, je vous prie», qui rend mieux l'environnement dans lequel un tel énoncé peut être prononcé. Je proposerai une variante intermédiaire entre les deux, «M'sieur, s'il vous plaît...»

Puisque je me fais ici l'avocat du diable j'émettrai aussi quelques critiques concernant, semble-t-il, les éditeurs. En effet, il semble un peu surprenant que dans une collection qui s'intitule «DOMAINE HONGROIS» on prenne le parti de ne mettre absolument aucun accent sur les mots hongrois apparaissant dans le texte. En tant que linguiste et enseignante de hongrois, je me permets de dire qu'en enlevant les accents des mots hongrois on leur enlève leur «âme»: on n'a plus l'impression de lire quelque chose qui était du hongrois à l'origine. Je pense que de nos jours l'impression des accents hongrois ne devrait pas poser de problèmes particuliers; de plus dans la post-face de Lajos Nyéki tous les accents sont respectés.

Après ces quelques réserves, je conclurai qu'il est bien agréable de penser qu'ainsi, grâce à l'excellent travail de la traductrice et à la diligence de l'éditeur, qui ont su tous deux apprécier cette œuvre à sa juste valeur, elle a été rendue accessible au public français.

***Automne à Budapest*, de Ferenc Karinthy, traduit du hongrois par Judith Karinthy, 208 p., Editions In Fine.**

Ferenc Karinthy, disparu en 1992, est le fils du célèbre Frigyes Karinthy. Il était journaliste, romancier et auteur de pièces de théâtre. La voie qu'il a choisie ne lui a été facilitée ni par le génie de son père, à qui inévitablement on n'a cessé de le comparer, ni par l'époque où il écrivait, qui a été pratiquement toujours l'ère communiste. Cependant il a su malgré de nombreuses difficultés se faire une place et recevoir les plus grandes distinctions littéraires.

Le roman dont il est ici question, *Budapesti ősz* «Automne à Budapest», est monté sur le canevas des événements si connus de Budapest à l'automne de 1956. L'un des documents de base utilisés serait «Imre Nagy, l'homme trahi» publié en 1960 à Paris, livre de Tibor Méray, auteur hongrois ayant quitté la Hongrie pendant cette période-là pour habiter en France, qui s'exprime ici dans la préface.

Depuis la fin des années 80, il y a eu d'innombrables publications aussi bien sur la révolution de 56, considérée jusque là comme contre-révolution, que sur le procès et l'exécution de Imre Nagy, le premier ministre de cette époque. L'originalité de ce livre ne réside ni dans le roman, qui est pourtant agréable à lire, ni dans les événements relatés comme dans un documentaire, mais dans le fait que Ferenc Karinthy a réussi à publier ce livre au début des années 80. En effet, bien que la Hongrie ait entamé largement à ce moment-là son ère de libéralisation – quiconque s'est rendu en Hongrie à cette période-là s'en souvient – publier un roman qui relatait les événements de la révolution en respectants les faits historiques était faire preuve d'un courage certain.

La légèreté – au sens positif du terme – qu'il y a dans un compte rendu romancé des événements a rendu cette époque plus abordable à un public plus jeune, qui n'avait pas forcément envie de lire un récit brut des faits ayant eu lieu en cet octobre 56 comme on lit un manuel d'histoire, et qui ne s'y serait peut-être pas intéressé autrement.

Quand à l'histoire dont la trame se superpose à la description des faits historiques, c'est celle d'un jeune communiste, Gyula Tahy, d'origine noble. Son père, commandant de gendarmerie avant l'ère socialiste, est en prison pendant les événements décrits. Le héros de l'histoire est tourmenté par la contradiction entre ses convictions politiques et ses origines, qui lui sont reprochées en tant que communiste, par l'amour-haine qu'il éprouve pour son père, et par sa double vie entre deux femmes l'une, médecin d'origine paysanne, qu'il a épousée; l'autre, actrice connue, dont il est l'amant. Jusqu'à la fin du livre il reste tiraillé entre les deux, tout en étant pris en tenaille entre son identité communiste et son désir de prendre part à la révolution, à la fin de laquelle on lui fait comprendre qu'il pourrait avoir des ennuis avec les autorités... Il n'arrivera pas à avouer à sa femme sa participation active à la révolution.

A la fin du livre on apprend par une lettre qu'il lui écrit qu'il a quitté la Hongrie pour le Nouveau Monde...

En 1982, année de la parution de ce livre, il était osé de mentionner le fait que l'on pouvait avoir quitté la Hongrie en 1956 parce qu'on s'y sentait menacé. De plus, le portrait de Imre Nagy est peint pour la première fois comme celle d'un homme juste et sincère, solidaire du peuple et croyant à de vraies valeurs socialistes et hongroises, mais refusant de se compromettre avec l'Union Soviétique. C'est la première fois que ce premier Ministre qui fut exécuté à la fin des événements n'est pas peint comme un traître au socialisme et à la Hongrie.

La traductrice, qui est la fille de l'auteur, est parfaitement bilingue et a su avec beaucoup de talent traduire ce livre. On ne saurait assez l'en remercier, puisqu'elle permet ainsi au public français de participer aux événements qui se cachent derrière ce roman comme s'il les voyait de l'intérieur.

Dominique RADÁNYI

Dezső KOSZTOLÁNYI: Drame au vestiaire

László NÉMETH: Le destin de Sophie Kurator

Dans la collection «Domaine Hongrois» dirigée par Tamás Szende, les éditions *In Fine* viennent de faire paraître un recueil de nouvelles inédites de Dezső Kosztolányi et un roman de László Németh.

Plusieurs de ses œuvres ayant déjà été traduites, romans et nouvelles, le lecteur français connaît Kosztolányi, l'un des écrivains majeurs de l'entre-deux-guerres en Hongrie. Il retrouvera dans ce recueil toutes les finesses du style de cet écrivain, son talent unique pour décrire les petites et grandes misères de ses contemporains. Les traducteurs, Georges Kassai et Gilles Bellamy, nous livrent ici fictions et courts textes de réflexion plus intéressants les uns que les autres.

L'auteur nous livre ses observations sur la détresse humaine où le pathétique le dispute à l'humour. Un mendiant s'étonne de la générosité du jeune homme qui le reçoit chez lui, mais n'entend pas la détonation de revolver suivant sa visite. Une bonne gagne un séjour dans une station balnéaire mais, habituée à servir, se retrouve à faire le ménage dans l'hôtel où elle est hébergée. Un homme perd son fils et finit éboueur dans un petit village, vivant dans la fange. Une répétitrice de français se dessèche dans sa solitude et manque vivre une histoire d'amour, mais ne revoit jamais le jeune homme qui lui adresse la parole un soir, sur un pont. Un employé sans histoire se fait opérer de l'appendicite et toute sa vie bascule avec cette opération:

c'est le grand événement de son existence, désormais il se considère comme malade, alors qu'il guérit parfaitement. Perdant son travail, il entraîne toute sa famille dans la misère et ne vit plus que pour le récit de son opération. A quatre ans, une petite fille assiste au goûter d'anniversaire de sa grand-mère, ne comprend rien à la conversation et à l'agitation des adultes, et finit par s'effondrer en sanglots. Voilà quelques exemples pris parmi les nouvelles du recueil. Nous sommes entraînés dans chaque histoire comme s'il s'agissait de la nôtre, rions et pleurons avec leur héros ou narrateur, immédiatement concernés par le drame qu'ils vivent, tant la précision remarquable de l'auteur nous rend leur moindre pensée dans tous ses détails.

La partie où l'auteur nous livre ses réflexions personnelles sur divers phénomènes de la vie moderne est tout aussi riche. Il analyse tour à tour avec précision les méfaits de la publicité nous poussant à la consommation, le passage de la plume d'oie à la machine à écrire risquant d'entraîner les écrivains à une vitesse qui ne leur permet plus d'organiser leur pensée, le chômage qui contraint des hommes bardés de diplômes à accepter des emplois subalternes, les danses de salon en vogue, la mort de son vieux chien chez le vétérinaire.

Tous ces textes frappent par la profondeur de pensée et de sentiments qu'ils expriment en quelques pages. La traduction précise rend très bien la concision du style de Kosztolányi, que le lecteur français pourra apprécier une fois de plus.

Le roman de László Németh nous entraîne, quant à lui, dans l'univers fermé d'un petit village hongrois dans l'entre-deux-guerres. L'histoire en elle-même est très simple. Sophie perd son mari dans un accident de chasse. Vivant chez ses beaux-parents, elle ne supporte plus sa belle-mère et décide de vivre seule avec son fils de quatre ans, Sanyi. Jeune veuve, elle est surveillée par les commères du village qui la voient un jour en conversation avec le gendarme, célibataire. Les ragots allant bon train, Sophie, très fière, décide de prendre une locataire, Mme Kiszela, ancienne du village ayant vécu à Budapest où son mari était concierge dans un lycée, et qui a un fils en âge de se marier. Sanyi tombe malade et meurt. Désormais Sophie, vivante image de la douleur, vivra seule avec le souvenir de ses morts.

A partir de ce récit, Németh construit un roman tout en finesse où il dissèque avec une précision chirurgicale les sentiments et les pensées de chacun. Médecin de formation, il applique à son roman toutes les finesses du diagnostic, s'intéressant cette fois à l'âme et à la psychologie humaine. Au fur et à mesure du récit, l'héroïne se fige dans une dureté qui s'exprime dans la douleur, et elle s'exclut elle-même du cercle des vivants, ne fréquentant plus que l'idiote du village, fidèle visiteuse du cimetière comme elle. Vibrante au début de l'histoire, elle se laisse d'abord impressionner par sa locataire et les récits prestigieux de sa vie à Budapest. Les deux veuves se retrouvent complices dans leur douleur. Puis leurs rapports se détériorent. Mme Kiszela rapporte à qui veut l'entendre tout ce qui se passe dans la maison. Sanyi préfère aller jouer avec la voisine bossue plutôt que de rester avec sa mère qui s'occupe pas assez de lui, semble-t-il. Sophie s'inquiète alors des racontars et garde son fils près d'elle, le rendant malheureux. Puis elle apprend que Mme Kiszela ne

menait pas vraiment la grande vie à Budapest, son mari la trompait et son fils est un voyou qui ne demande que son argent. D'abord complices, les deux femmes se livrent une guerre psychologique que l'auteur analyse dans ses moindres détails. Ses descriptions précises, d'une part de la névrose de Sophie qui ne veut pas être prise pour une veuve joyeuse et une mauvaise mère, d'autre part des manipulations de Mme Kiszela pour assurer son emprise sur la jeune femme, alternent avec les dialogues rustiques des paysans et des commères qui commentent la situation à leur façon. C'est là l'un des intérêts de ce roman, que la traduction de Chantal Philippe nous rend parfaitement.

Nous sommes entraînés, à la suite de Sophie, dans la spirale infernale du chagrin et du désespoir morbide. Il n'y a aucune porte de sortie pour l'héroïne qui, secrètement attirée par le fils de Mme Kiszela ayant obtenu un emploi de chauffeur dans le village voisin, refuse de reconnaître qu'elle pourrait se remarier, et se vexe même avec fracas lorsque sa famille lui présente un éventuel prétendant. Voyant que Sophie ne l'aidera pas à faire entrer son fils dans la famille Kurátor en épousant sa jeune sœur, Mme Kiszela quitte la maison. Frappée par la mort de son mari et de son fils, Sophie se drape dans sa douleur comme les héroïnes des tragédies antiques. Németh réussit à atteindre au sublime de l'auto-flagellation et de la névrose morbide, parvenant à décrire avec brio et non sans humour les tours et détours de la psychologie féminine, en situant simplement son récit dans un petit village hongrois. Il parvient ainsi à intéresser les lecteurs pour qui le pays et les coutumes ne sont pas familiers, tout en leur permettant de pénétrer dans cet univers étranger en même temps. Voilà les deux principaux atouts de ce roman enfin accessible en français.

Lajos NYÉKI

Deux romans de Márai chez Albin Michel

Dans la collection prestigieuse des *Grandes Traductions*, deux romans de Márai viennent de paraître: *Les Révoltés*, réédition d'une traduction de L. Gara et M. Largeaud parue en 1931, un an après l'édition originale sous le titre: *A zendülök*, et *La Conversation de Bolzano*, traduit récemment du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba (titre original: *Vendégjáték Bolzanóban*, 1940).

A l'heure où Márai reprend la place qu'il mérite dans la littérature de son pays, ces deux traductions d'une qualité exceptionnelle contribueront, il faut l'espérer, à le faire apprécier par le public français.

Il est de plus en plus clair que Márai est l'un des meilleurs prosateurs hongrois d'entre les deux guerres. A une époque où le qualificatif fut non seulement péjoratif, mais de plus en plus dangereux, il se dit "bourgeois" (*Confessions d'un bourgeois*, 1934) et défend les valeurs de la civilisation européenne contre ses

pourfendeurs de tous bords. Son journal commencé en Hongrie dans les années quarante et poursuivi à l'étranger presque jusqu'à sa disparition volontaire, est un véritable chef-d'oeuvre de concision, d'exigence morale et de lucidité.

A lire ses romans, tout particulièrement ceux qui font l'objet de ce compte rendu, on s'aperçoit très vite que pour Márai, être bourgeois signifie tout le contraire d'un confort moral et intellectuel borné. L'auteur se reconnaît volontiers dans le personnage des révoltés, qu'ils soient les "enfants terribles" de la Haute Hongrie pendant la deuxième moitié de la première guerre mondiale, ou Casanova qui, échappé des "plombs" de Venise, joue une de ses dernières scènes de séduction (le titre original "vendégjáték" désigne, plus qu'une simple conversation, une "performance" dans laquelle on ne peut jamais savoir où se situent les frontières entre le spectacle et la vie).

Doublement délaissés: par les parents qui sont au front et par un système qui permet à ces horreurs de guerre de se produire, les *Révoltés* se rendent compte que "le pouvoir des pères est fini". S'ils créent une bande, c'est pour affirmer leur liberté par des actes gratuits, en jouant des histoires "inventées de toutes pièces", mais dont les détails devaient être "simples et précis". "Le seul principe de leurs actions, si toutefois il en était un, consistait à ne jamais viser des avantages quels qu'ils fussent."

Très influencé par le freudisme, Márai révèle dans ce texte la grande part d'une sexualité confuse qui anime le groupe dont chaque membre a une "sorte particulière de peur" qu'il n'ose jamais avouer à quiconque. Ces jeunes s'opposent radicalement au monde des adultes. Ils s'aperçoivent que la "guerre n'est/ sans doute qu'une des formes de cette dégradante servitude forgée par les adultes pour se torturer eux-mêmes et pour torturer les faibles." L'un d'eux, Tibor, "demeurait attaché à la bande parce qu'elle constituait le dernier refuge où fuir l'unique et l'épouvantable puissance qui l'opprimait encore: les droits et les pouvoirs des pères".

Alors que ces révoltés de province sont plutôt des victimes, des vierges qui ne rêvent que d'amour et que leurs personnages rappellent ceux de Cocteau, de Stefan Zweig, de Martin du Gard (voir *Introduction à la littérature hongroise* de János Szávai, Paris-Budapest, 1989, 133), Giacomo Casanova est un véritable héros libertin dont le personnage inspire à Márai une écriture toute originale. En réalité, c'est un opéra en quinze tableaux ou plutôt un film d'opéra, dont le caractère musical réside moins dans les sonorités des phrases que dans leur construction et enchaînement. (Les traducteurs ont admirablement rendu ce ton qui est l'essence même de l'oeuvre.) Dans cette alternance de longs monologues et de dialogues nerveux, d'airs, de duos et de récitatifs, les parallélismes, les énumérations ont le principal rôle à jouer. Comme son cinéaste de frère, Géza Radványi, Márai promène souvent sa caméra sur les lieux et les personnages pour aboutir à une sorte de vision panoramique. Comme dans ce passage, dans lequel il fallait malheureusement faire de nombreuses coupures, où il est question de l'évasion du héros:

"La nouvelle courait Venise, les gondoliers s'appuyaient sur le long manche de leur aviron, discutaient en connaisseurs de tous les détails de l'évasion et se réjouissaient qu'il se fût évadé, ils se réjouissaient parce qu'il était vénitien et qu'il avait berné le pouvoir, ils se réjouissaient parce que quelqu'un avait été plus fort que la tyrannie, que les pierres, que les chaînes et les toits de plomb." [...] "La nouvelle se répandait, et aux postes de police on faisait claquer nerveusement les dossiers, les capitaines hurlaient, les juges aux oreilles rouges écoutaient les accusés et distribuaient avec colère prison, exil, galère et potence." [...] "jusque dans le confessionnel, on évoquait son nom; des dames à genoux, la tête profondément inclinée, balbutiaient son nom derrière leur livre de prière, se frappaient la poitrine et juraient de faire pénitence.. Et tout le monde se réjouissait, comme si quelque bonne chose s'était produite à Venise et dans toutes les villes et les villages de la République qu'il avait traversés." [...] "Et partout on souriait. Et les policiers et les juges, les sbires et les espions [...] se mirent alors au travail avec suspicion et colère. Parce qu'il n'y a rien de plus dangereux qu'un homme qui ne peut se soumettre à la tyrannie."

Márai a le sens aigu des formules, des phrases bien frappées, des aphorismes. En voici quelques exemples: "il est plus difficile d'être quelqu'un que faire quelque chose"; "il faut dresser la vengeance comme un lion en cage, il faut la nourrir tous les jours de viande saignante, avec des lambeaux sanglants du souvenir pour qu'elle ne perde pas ses appétits carnivores." – "un homme il faut l'acheter entier, avec toutes ses émotions, sinon la vente n'est pas valable et le contrat est sans valeur."

Cette "conversation de Bolzano", cette "représentation unique d'un grand acteur de passage" est, par son sujet même, un traité d'amour, mais aussi un traité sur l'art d'écrire, particulièrement le chapitre intitulé "Un écrivain".

Tous ses écrits le prouvent, Márai est un grand moraliste, c'est-à-dire, le contraire d'un moralisateur. Le moralisateur juge, se croyant supérieur aux autres faibles mortels, le moraliste observe, enregistre, essaie de comprendre, il aide donc ses lecteurs à comprendre quelque chose de cette vie si compliquée et combien passionnante...

Elisabeth COTTIER-FÁBIÁN

La légende de Pendragon, Le voyageur et le clair de lune – Hommage à Antal SZERB

Ces trois dernières années ont vu paraître en traduction française deux romans de Antal Szerb (1901-1945), ce grand "*polihisztor*": il faudrait former néologisme pour traduire en français ce terme, car "*polygraphe*" rabaisserait le talent de Szerb, qui, lui,

connaissait à fond les divers sujets auxquels il touchait. Les deux romans en question sont *La légende de Pendragon* (1990) (*A Pendragon legenda*, 1934) et *Le voyageur et le clair de lune* (1992) (*Utas és holdvilág*, 1937), tous deux publiés aux éditions Alinéa (Aix-en-Provence), par les deux mêmes traducteurs (Natalia Zarembo-Huzsvai et Charles Zarembo). Enfin, Antal Szerb traduit en français! Ce point d'exclamation mérite explication.

Antal Szerb fit partie de tout un monde, aujourd'hui disparu: celui de la grande intelligentsia juive de Budapest. La fin de ce monde porte date précise: le 19 mars 1944, lors de l'entrée des troupes nazies dans la capitale hongroise.

Il est difficile de parler des romans de Szerb, sans parler du très grand intellectuel qu'il fut. Critique littéraire tout autant que romancier, essayiste, théoricien du roman, Szerb en Hongrie est essentiellement connu, non seulement pour les deux romans ci-dessus mentionnés, mais aussi pour sa *Magyar irodalomtörténet* (1934: *Histoire de la littérature hongroise*), et *A világirodalom története* (1941: *Histoire de la littérature mondiale*). Ces deux ouvrages à l'érudition remarquable, sont fréquemment réédités en Hongrie (ainsi, *Magyar irodalomtörténet* – Budapest, éditions Magvető – a vu paraître sa dixième édition en 1992). A la portée de tous les publics, elles ont longtemps compté parmi les plus lus des ouvrages de référence littéraire hongrois.

Szerb: "... un tout petit homme frêle, le prototype de l'intellectuel juif! D'une brillante culture, excessivement timide... Mais il faisait partie de «la bande», qui se réunissait au café New-York, ou chez nous, à Hűvösvölgy – Karinthy, Bartók, tant d'autres aussi, pas tous des Juifs pourtant... Szerb, c'était tout le contraire du «joyeux drille», mais il venait se joindre à nos jeux de cartes, de bon cœur, et un jour, il a dit, bizarrement, tout en jouant: «*Nagyon izgató!*» («*C'est très excitant*»). (János Székely – qui prit de Antal Szerb des leçons particulières d'anglais – parlant des années 1935-1939; communication personnelle).

La vie de Antal Szerb ne fut pourtant qu'une longue série d'injustices, subies avec résignation. Le "numerus clausus" est institué en 1920 et Szerb ne peut enseigner à l'Université. Il restera longtemps professeur dans un collège commercial de second ordre, tout à fait hors de proportion avec l'immensité de sa culture.

La quatrième de couverture des deux traductions d'Alinéa nous dit que Szerb "fut assassiné en 1945 dans un camp de travail par les fascistes hongrois". En réalité, selon les témoignages recueillis après la guerre, par ceux qui faisaient partie de la même colonne (même source d'information: J.Székely), c'est en décembre 1944-janvier 1945, au cours d'une marche forcée vers l'Autriche, que Szerb, faisant partie d'un convoi de Juifs raflés, soit dans les rues, soit parmi les "munkaszolgálatosok" ("suspects" condamnés aux travaux forcés), fut "puskatással agyonverve" (frappé à mort sur le crâne, à coups de crosses de pistolet), par les "Nyilasok" ("Croix-Fléchées") escortant le convoi.

Homme cosmopolite, féru de littérature européenne – mais avant tout, anglaise – Szerb eut l'occasion de travailler, comme chercheur, au "British Museum" de Londres. Dans ce décor studieux se situe le début de l'intrigue de ce très curieux et attachant roman qu'est *La légende de Pendragon*. Roman difficilement classable: "gothic novel", à la manière anglaise du XIX^{ème} siècle? "Roman d'aventures"? "Thriller", à la manière anglaise à nouveau? Szerb nous emmène, de la salle de lecture du "British Museum", au fin fond du Pays de Galles, dans le fief de la famille des comtes de Gwynedd, pour une mission aux buts obscurs. Le narrateur est un jeune intellectuel hongrois, dont la profession "consiste à [se] mettre à la disposition des Anglais d'un certain âge dont l'idée fixe est de mener à bien un travail intellectuel, quel qu'il soit" (7): en somme, un "éceszgéber" de l'Esprit, pour employer un vieux mot d'argot yiddish? ("donneur d'idées", mot que Szerb connaissait bien; et dans ses romans, son langage utilise tous les registres).

On ne narrera pas ici la trame complexe et subtile de cette *Légende de Pendragon* – au lecteur de suivre les mystérieux méandres d'un Pays de Galles rêvé par un imaginaire hongrois –, mais on peut annoncer, tout aussi mystérieusement que Szerb: il sera question ici de Rose-Croix, de "la résurrection de la chair", de cavaliers fantômes chevauchant la nuit, dans la pénombre de très vieilles légendes. Le grand talent de Szerb est surtout de mêler tous genres, langages et domaines: et son érudition, si cosmopolite, constitue l'un des grands charmes de ce foisonnant roman. Trois éléments nous mettent sous ce charme: ironie; profondeur se cachant sous celle-ci; clin d'œil entre cultures qui s'entrecroisent. Qu'il nous soit permis quelques exemples...

Pour l'ironie: "Mon idée s'est avérée excellente, dit Lene. Au moment même où on est entrés, dix individus se sont précipités sur nous et nous ont jetés dans cette cave, avant même qu'on ait eu le temps de dire Heil Hitler!" (193); ou encore: "– Vous parlez comme quelqu'un qui n'a pas d'idéaux. – C'est vrai. Je suis un néofrivole. – En quoi vous différenciez-vous des anciens frivoles? Principalement par la présence de la particule «néo». Comme ça, c'est plus palpitant." (185); ou enfin: "Les classes sociales ne font que se haïr, c'est dans l'ordre des choses, quant à moi qu'on me laisse tranquille au soleil, qui est de toutes façons si rare dans les îles britanniques." (184).

Cette ironie – qui par bien des aspects nous rappelle la célèbre phrase de Dezsó Kosztolányi, "mais comme est superficiel le profond / Et profond le superficiel..." (poème: *Le chant de Kornél Esti*) – ne peut pas tromper le lecteur: Szerb, dans tant de ses paroles, met tant de tranquille sagesse! Ainsi: "– Ce ne sont pas les actes qui parlent, Bátky, pas les actes. Les actes se détachent des hommes, comme des cheveux qu'on coupe. Ce sont les hommes qu'il faut regarder, indépendamment des actes, tout comme Dieu les voit..." (181). Et surtout: "Dompage que soient si éphémères les instants où l'homme est noble et pur, où il est parent des anges – dompage qu'ils passent, et qu'il reste ce Moi complexe et insignifiant, dont on ne peut parler qu'avec une tendresse protectrice, et une légère ironie". (78)

Quant au clin d'œil entre les cultures, il procurera, à tous ceux qui aiment la vraie littérature, et son intelligence, un immense plaisir. Peut-être, ici, la traduction d'Alinéa pêche un peu par défaut: sans doute eût-il fallu, en divers endroits, quelque note explicative (comme l'ont d'ailleurs fait les traducteurs, à la p.14, dans une référence à la ballade d'Arany, *Les bardes gallois*). Mais bien des références supplémentaires seraient nécessaires au public français; il ne s'agit pas seulement, d'ailleurs, de clarifications ayant trait au patrimoine littéraire hongrois: les renvois à la littérature anglo-saxonne, implicitement opérés par Szerb, eussent eux aussi requis quelque forme de "clefs". Il est à signaler toutefois que la traduction d'un roman tel que *La légende de Pendragon* pose d'autant plus de difficultés qu'il est, pourrait-on dire, "pluri-culturel". Les citations shakespeariennes – implicites, avons-nous dit (ainsi, p.55, la célèbre tirade d'Hamlet à Horatio, "Il y a plus de choses dans la terre et dans le ciel, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie", tirée de l'acte II, sc.I, de *Hamlet*), si elles ne requéraient pas, en 1934 et pour le lecteur hongrois cultivé, davantage de développements, en exigent peut-être aujourd'hui? Dans un ordre d'idées très voisin, certaines locutions ou proverbes anglais (comme, p.91: "– Je veux bien m'appeler Jack Robinson si je l'ai jamais vu, dit Osborne."), par les "résonances" typiquement britanniques qu'elles font revivre, posent tout le problème des œuvres qui "dépassent les frontières" – et pas une seule frontière nationale, mais bien plusieurs.

Par ailleurs, comme l'a très justement signalé E. Bordier (voir son compte-rendu de mémoire de maîtrise, "Réflexions sur des problèmes de traduction: domaine français-hongrois", in *Cahiers d'Etudes Hongroises*, 4/1992, 226-227), tout traducteur en vient toujours à buter sur ces "... connotations partagées par l'ensemble de la communauté hongroise (comme celles émanant de certains poèmes appris à l'école et que l'auteur réussit à évoquer en en citant – mais sans dire qu'il s'agit de citations) certains termes..." (art. cit., 226-227). Le cas se pose, précisément, pour le titre d'un poème de Sándor Petőfi, *Ha férfi vagy, légy férfi*: "Si tu es un vrai homme, comporte-toi en homme", qui apparaît p.15 de la traduction d'Alinéa: un "effet de situation" se dégage véritablement du texte, empreint d'ironie contrastée entre un narrateur en proie aux affres d'une "petite lâcheté", avec à côté se dressant, pour tout Hongrois, le filigrane d'un très téméraire et bouillant Petőfi.

Deux ou trois remarques, de détail, car la traduction de Natalia Zarembo-Huzsvai et Charles Zarembo se lit avec agrément: l'emploi de certains termes qui, par leur registre même, ne "passent" pas dans la transposition du texte de Szerb; pour rendre "hallatlanul előkelően" ("d'une distinction inouïe"): "d'un standing (sic) inouï" (40), ou encore, pour "Nagyon jópofa": "il est très drôle" (26). D'autres difficultés apparaissent, lorsque le texte français ne "coule" plus, soit par incorrection grammaticale ("mes pressentiments s'avéraient", (73); "je ne sais pas ce qui a pris à (sic) mon oncle, (58), soit parce que fait absence le passage à une formule vraiment "française" ("– Je mettrai une carpe dans ma bouche", (33); "elle fouettait son Hispano dans la forêt", (38)). D'autres aires de connotation sont mal perçues, précisément parce que liées à une méconnaissance du monde britannique: au Pays de Galles, un "lelkész" est nécessairement un "pasteur" (et non un "prêtre", 98); dans la traduction protestante

de référence de la Bible, en français (par Louis Segond), le cheval de l'Apocalypse de Jean n'est pas "*blême*" (65), mais "*blanc*" (et ce, bien que le texte hongrois de la Bible donne "*sápadt*"; tout comme, en anglais, on trouve "*a pale horse*": arbitraire, certes, mais les textes de référence n'en restent pas moins textes de référence!). Enfin, la tradition biblique fait "parler *en langues*" (et non, 67: "Il prie et se lamente et parle *les* (sic) langues") les apôtres réunis à l'occasion de la Pentecôte.

Il n'en reste pas moins que nous devons saluer la très courageuse entreprise que représente la traduction, en français, de cette *Légende de Pendragon*, par certains aspects si "*kitsch*"; mais Szerb n'écrivait-il pas, lui-même: "A legnagyobbak nem félnek a giccsől" ("Les hommes vraiment grands n'ont pas peur du kitsch")... Oui, décidément, dans cette première traduction de la belle œuvre de Szerb, on retrouve, par-delà maladresses ou points de détail, le ton si attachant de ce grand "tout petit homme frêle", qui disait "ne pouvoir parler du Moi *qu'avec une tendresse protectrice, et une légère ironie.*"

Le second roman de Szerb traduit en français, *Le voyageur et le clair de lune*, est, tout comme le premier, un roman qui, dès sa parution, suscita l'enthousiasme de tout un public de lecteurs hongrois. Comme le premier, il n'a pas pour cadre central le pays de son auteur (la Hongrie) – encore que tout le début du roman soit, par l'effet savant des rétrospectives "adolescentes" du narrateur – encore une fois, hongrois – immergé dans le Budapest d'"autrefois". Il est typique encore, de cet homme d'esprit authentiquement cosmopolite qu'était Szerb, que ce livre (à la construction beaucoup plus élaborée que le précédent) mette en églogue, successivement et pour les quatre parties composant le roman: François Villon, William Blake, Percy Bysshe Shelley, et l'"*Officium defunctorum*" (l'Office des Morts).

L'essentiel des lieux décrits dans *Le voyageur et le clair de lune*, ce sont des villes italiennes que parcourt le narrateur, Mihály, initialement rendu en Italie pour un voyage de noces avec sa femme, la bourgeoise et raisonnable Erzsí. Mais un hasard d'essence presque magique (comme tout le halo dans lequel baigne ce très beau livre), faisant descendre Mihály de son train pour un salubre et savoureux café sur un quai de gare (après la nécessaire visite – voyage de noces oblige – de Venise et Florence), le fait remonter ... dans le mauvais train. Dès lors, Mihály va tomber dans une longue errance, à la fois géographique – Perugia, Assise, Foligno, Sienne, Gubbio, et enfin, Rome – et imaginaire, qui lui fera se remémorer des pans entiers de son passé budapestois.

L'un des principaux pans de ce passé, ce sont les figures de trois anciens camarades des jeux de son adolescence: Éva et Tamás Ulpius, ainsi que le jeune Juif Ervin ("... très beau, avec son teint d'ivoire, son front haut et ses yeux de braise", 88), brusquement – et inexplicablement – converti au catholicisme. ("C'était un catholique aussi fervent que le sont quelquefois les juifs néophytes... [...] Il avait une opinion catholique sur tout, les livres, la guerre, ses camarades de classe, les tartines du goûter. [...] Il veillait au salut de son âme revolver au poing".) (42-43). Au cours de ses déambulations ombriennes, Mihály retrouvera par hasard, dans un monastère

franciscain voisin de la ville de Gubbio, son ancien ami Ervin, devenu "le père Severinus", "... un homme très singulier et un saint...", "venu à Gubbio d'un pays lointain, on ne sait pas lequel" (121). Mihály lui rendra visite, et vérifiera, à travers les paroles de son ami, que notre "passé" n'est jamais "dépassé": Ervin n'a jamais voulu "faire carrière monacale" (132), parce que, selon lui, "... je ne devrais pas mon avancement au fait d'être un bon moine, mais à des qualités que j'ai apportées [...] de mes ancêtres. A mon don pour les langues, au fait que je suis capable de formuler certaines choses plus vite et mieux [...] Donc, à mes qualités juives" (132). Mihály lui aussi reste prisonnier de son propre passé ("Je sais de quoi je souffre, dit-il [...]. De nostalgie aiguë. [...] Y a-t-il un remède à cela?" (117); ou encore: "Il savait à présent que l'aventure [...] n'était qu'un escalier qu'il devrait descendre encore, pour reculer de plus en plus loin dans son passé, dans sa propre histoire" (115).

Cette remontée dans le passé, qui ne se fait donc pas sans douleur ("J'ai hiverné dans mon passé / Revienne le soleil de Pâques...": G. Apollinaire, *La Chanson du Mal-Aimé*), amène aussi – surtout – l'image d'Éva Ulpius, dont tant Mihály qu'Ervin ont été très amoureux, et qui avait choisi d'aimer, non le premier, mais le second. Lorsque, dans la dernière partie du roman, Mihály, ayant retrouvé sa femme Erzsi, parle avec elle de ce très vieil amour, la sèche tentative d'Erzsi de le ramener à la "réalité" n'aboutit pas, car Mihály reste obstinément ancré dans le souvenir ("Mais... Est-ce que tu sais qui est cette femme? Quelle vie elle a vécu jusqu'à présent? – Je l'ignore. Je ne l'ai même jamais cherchée. [...] Parce que la seule chose qui m'intéresse, c'est ce qu'elle était autrefois, dans la maison des Ulpius" (228-229). Inébranlable, semble-t-il, est cette fidélité ("Les Scolastiques enseignaient que l'existence a des degrés et que seule la Perfection existe totalement, vraiment. Le temps qu'il passait à chercher Éva était beaucoup plus palpable, beaucoup plus réel que les mois et les années sans elle [...]: il savait que c'était la vie, et qu'en l'absence d'Éva, la seule réalité consistait à penser à elle et à l'attendre" (208).

Cette plongée dans l'imaginaire du passé remémoré n'exclut pas pour autant l'imaginaire du présent: en bien des pages du roman de Szerb, on retrouve la même propension à fantasmer ce présent, le plus souvent à travers la dimension de l'érotisme. Celui-ci peut être vécu comme virtualité dangereuse: ainsi, dans la fascination exercée sur Erzsi, restée seule, par "le Persan" rencontré à l'occasion d'un dîner, cet homme qui donne "l'impression d'un tigre à peine dompté", dont émane "une humanité plus brute et plus vraie", et qui "ne raisonne pas encore en *pengő* et en francs, mais en termes de rose, de roche et d'aigle" (145). Il peut aussi – c'est le grand talent de Szerb – être vécu, dans une tendre ironie, comme la prise de conscience de l'attrait exercé par toute "différence", sans crainte aucune: ainsi Mihály vit-il son attrait pour la très américaine Millicent ("ô, le corps de l'étrangère, que représente-t-il pour celui qui, dans l'amour, cherche la fantaisie! [...] Chaque parcelle du corps de Millicent était étrangère, différente, fantastique. [...] (ô Missouri-Mississippi, le Nord contre le Sud, *and the blue pacific Sea!*) – La géographie est le plus puissant des aphrodisiaques, pensa-t-il" (108).

A aucun moment toutefois Szerb n'oublie le vrai temps de son roman: nous sommes en 1937, et le lecteur attentif ne peut manquer d'en percevoir les traces. Par exemple (167): "[A Rome] il avait trouvé un endroit qui avait un sens. [...] On ne pouvait pas dire que ce sens le remplissait d'espoir, [...] et ce qu'il attendait de l'avenir n'était pas ce qui d'habitude éveille l'espoir. Il attendait son destin, une fatalité sentée, digne de Rome". Ou encore (168): "Il lisait chaque jour les journaux italiens [...] Mais leur contenu le déprimait profondément. La presse italienne se complaisait dans un bonheur extatique [...] Quelqu'un prononce un long discours, le peuple l'acclame debout..."

Enfin – et c'est par là que nous terminerons notre aperçu du *Voyageur et le clair de lune*, roman aux si nombreuses couches – un passage central du roman est, sans conteste, le Chap.3 de la "Troisième partie" (180-186, essentiellement), où se trouve abordé le thème le plus central peut-être: celui de la "pulsion" ou du "désir" de mort. Ces quelques denses pages mériteraient bien plus ample développement que le nôtre ici. La monographie de référence consacrée à Szerb, celle de György Poszler (*Szerb Antal*, 1973, Budapest, Akadémiai Kiadó), montre bien à quel point l'immense culture de Szerb avait su intégrer, outre tout une littérature, toute une école de pensée allemande, dans la filiation de Dilthey, Freud, mais aussi Spengler. Les échos de ces enseignements si divers se retrouvent, par exemple, dans: "– Mourir est un acte érotique ou, si tu préfères, un plaisir sexuel. Du moins dans les cultures antiques, chez les Etrusques, les Grecs, les Celtes" (181), ou encore: "– Pour les hommes archaïques, la peur et le désir de mort étaient proches voisins... – Mon Dieu, le désir de mort n'est pas qu'une chose archaïque, il est tout simplement humain, dit Mihály (181-182); "... tout désir est érotique, à savoir que nous nommons érotique ce qui contient le dieu Eros... [...] Sur différents bas-reliefs anciens, [la] mort est une prostituée qui séduit les jeunes gens. Elle est représentée avec un vagin monstrueux. Et ce vagin a sans doute une signification plus vaste. Nous en sommes sortis et nous y retournons [...] Nous sommes nés par un acte érotique et à travers une femme, et c'est par un acte érotique et à travers une femme qu'il nous faudra mourir, à travers l'hétaïre de la mort qui est l'antinomie et le complément suprême de la Mère..." (182-183); "Plus la civilisation est forte, plus l'amour de la mort devient inconscient" (185). On retrouve également des accents de Spengler dans la "Quatrième partie": "– Les choses qui valent d'être vécues ne coûtent jamais d'argent [...] Cela ne te coûte pas une lire d'être en Italie, d'avoir le ciel italien au-dessus de toi [...] Mais la vie des bourgeois consiste depuis si longtemps à se nantir de choses chères et futiles qu'ils en ont oublié celles qui ne coûtent rien, et ils confondent le cher et l'essentiel" (214-215).

Il serait faux toutefois de voir, dans *Le voyageur et le clair de lune*, un quelconque "roman à thèse". Nous avons déjà évoqué l'excellente connaissance qu'avait Szerb de la littérature européenne dans son ensemble, et sa passion pour les Romantiques – fussent-ils de l'école allemande ou anglaise – ne doit pas faire oublier que la France, elle aussi, joua un rôle non négligeable, tant à travers l'expérience vécue de Szerb, qu'à travers ses lectures: la monographie de Poszler nous dit bien

qu'il passa autant de temps à la Bibliothèque Nationale qu'à la bibliothèque du "British Museum"... (op. cit., 311).

Enfin, reconnaissons l'excellente qualité de la traduction française de ce roman – où la langue de Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba semble se glisser beaucoup mieux dans le "ton" du texte. De très rares fausses notes sont décelables, comme: "...je ne saurais m'expliquer comment vous pouvez si mal *piger* (sic) une femme de ma condition" (153), dans la bouche d'un personnage comme Erzsi; ou encore, 214), le choix du terme vieux-français "*liard*" ("Cela ne te coûte par un *liard* d'être en Italie, " etc...), que ne rend guère plausible le climat général du récit, et surtout, la référence italienne (aussi avons-nous, dans le passage cité, remplacé ce mot par "*lire*", ce qui ne choque pas).

Mais de tels détails sont insignifiants, à côté de la qualité de la traduction, dans son ensemble: remercions ainsi et éditeur, et traducteurs, de nous permettre enfin de faire connaître en France un peu de la très intelligente (et très encyclopédique) œuvre de Szerb. Un second pas à entreprendre serait très certainement la traduction de son troisième et dernier roman, *A királynő nyakéke* (*Le collier de la reine*; écrit en 1943), dont l'action se situe précisément... en France, sous l'Ancien Régime!

Et, certes, Szerb sut écrire sur tout, et dans tous les genres: poésie, innombrables essais littéraires ... Sa théorie du roman, il l'exposa dans *Hétköznapi és csodák*, 1935 (*Jours ordinaires et miracles*), tandis que son excellent *A varázsló eltöri pálcáját* (*Le magicien rompt sa baguette*), publié pour la première fois – à titre posthume – en 1948, et dont les Editions Magvető ont publié une 4^{ème} édition en 1978, présente une extrême richesse de sujets: ce dernier livre, qui comprend quatre parties (*Korok: Époques, Arcok: Visages, Könyvek: Livres, et Két cigaretta között: Entre deux cigarettes*), est en fait un recueil d'articles de critique littéraire, où Szerb s'interroge tant sur Homère, Pétrarque, Machiavel, que sur Katherine Mansfield, ou encore, Babits, Attila József, Bálint Balassi... ou même, "la femme de Shakespeare"!

Resterait, bien sûr, à faire connaître les principaux ouvrages de Szerb, tant sur la littérature hongroise que sur la mondiale – en l'occurrence, gigantesque travail de traduction. Pour ce qui concerne, justement, *l'Anthologie de la littérature mondiale*, une anecdote finale (que soit ici remercié J. Székely); vers 1949-1950 (après la prise du pouvoir par le Parti Communiste), la réédition de l'ouvrage – par les éditions d'état, "Állami Könyvkiadó Vállalat" – se fit à une condition, exclusive: à savoir, que le chapitre consacré à la littérature soviétique (partie du volet de Szerb sur la littérature russe) soit retiré de l'ouvrage, car il présentait ces productions sous un jour beaucoup trop critique pour la censure de l'époque. Pour Szerb en effet, la littérature "soviétique" n'avait fourni que des ouvrages de qualité incertaine, attribuables selon lui à la rigueur de la censure en Union Soviétique – peu propice à la création littéraire. Ainsi, dans l'édition parue à cette période, se trouve absent tout un pan de la pensée de Szerb, – révélateur de ce qui constituait, à ses yeux, une véritable œuvre littéraire. Et nous aurions grand besoin, en France, de points de vue autres que "français", sur ce qu'est une "vraie" œuvre...

Georges KASSAI

Eva BRABANT-GERŐ: *Ferenczi et l'école hongroise de psychanalyse*, L'Harmattan 1993, 315 p.

A la fin de son article nécrologique consacré en 1933 à Sándor Ferenczi, Dezső Kosztolányi estime que "grâce à Ferenczi, Budapest a été pendant des décennies l'un des foyers de la psychanalyse et (...) de nombreux étrangers venus étudier ou se faire soigner chez lui, citaient ensemble et sur le même plan Vienne et Budapest, comme autrefois, dans l'Antiquité, Athènes et Rome". L'école hongroise de psychanalyse n'est donc pas une simple filiale de la psychanalyse viennoise et sa spécificité n'a pas échappé aux observateurs. Dans sa conférence faite en juin 1986 au Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises à l'occasion de la publication, en français, de la *Psychologie de l'antisémitisme* d'Imre Hermann, Roger Dadoun voit cette spécificité dans le caractère "chaleureux" de la psychanalyse hongroise et au cours du colloque tenu en janvier 1992 à la Sorbonne et et à l'Institut Hongrois de Paris sur "l'héritage de Ferenczi", Kathleen Kelley-Lainé analyse les raisons pour lesquelles "les psychanalystes hongrois ont tant investi dans la relation "mère-enfant" (*Le Coq-Héron* N° 125, 1992, 53-56). Citons également l'article d'Árpád Ajtony, paru dans le numéro 90 du *Coq-Héron*, qui attire l'attention sur les préoccupations sociales et politiques des psychanalystes hongrois et oppose leur optimisme et leur foi au pessimisme et à l'athéisme politiques de Freud.

Dans son ouvrage fort bien documenté et rempli de suggestions, de discussions et d'analyses passionnantes, Eva Brabant-Gerő semble abonder dans le sens des trois chercheurs que nous venons de citer. Elle signale cependant une autre spécificité: "la présence du corps dans les rapports sociaux. En Hongrie, le toucher, les gestes, n'ont jamais été frappés d'interdit comme dans les pays occidentaux" et cette présence du corps dans les rapports sociaux "n'a pas échappé à l'attention des analystes". (284)

Après un rappel historique, indispensable pour qui veut comprendre l'enracinement de la psychanalyse hongroise dans la réalité hongroise de l'époque, l'auteur aborde en trois "monographies" (selon ses propres termes, 13) les rapports entre Freud et Ferenczi, la présentation d'István Hollós, psychiatre et psychanalyste, et l'histoire du grand poète hongrois Attila József, "qui permet... d'examiner l'histoire (de la psychanalyse hongroise) du point de vue du patient." (13) La troisième partie contient une présentation de l'œuvre de trois grands psychanalystes hongrois: Imre Hermann, Géza Róheim et Michael Bálint.

Ce livre, d'une grande richesse, brosse, pour la première fois en français, (l'ouvrage du psychiatre hongrois Pál Harmat, consacré au même sujet, n'est pas traduit) un tableau d'ensemble de la psychanalyse hongroise. Tableau tragique:

interdictions, persécutions, exil, déportations, extermination massive jalonnent la route de la plupart des psychanalystes de l'École de Budapest; leur foisonnante activité théorique et pratique mérite d'autant plus notre admiration.

L'historien de la littérature hongroise trouve une riche moisson d'idées et de documents dans ce livre. C'est, évidemment, le chapitre consacré à Attila József qui retiendra avant tout son attention. Publiées d'abord en 1982 dans le N° 84 du *Coq Héron*, ces pages contiennent des considérations éclairantes sur les psychanalyses du poète, sur le transfert sur l'analyste de ses sentiments enfouis de l'enfance (220) sur ses problèmes d'identité, sur le rapport entre jeu et poésie, etc. Nul doute qu'il s'agit là d'une contribution importante au travail des chercheurs hongrois qui, après quarante ans de propagande mensongère, s'efforcent de rétablir la vérité sur ce grand génie de notre siècle.

De même, le linguiste lira avec intérêt les révélations concernant l'influence d'István Hollós sur les théories d'Iván Fónagy et sur sa conception des "bases pulsionnelles" de la phonation.

Mais c'est, évidemment, la partie purement psychanalytique qui constitue le principal intérêt de l'ouvrage. Commentateur de la correspondance entre Freud et Ferenczi (voir à ce sujet le compte rendu de Sophie Kepes dans le N° 4/1992, 207-208, des *Cahiers d'Etudes Hongroises*), Eva Brabant-Gerő analyse avec perspicacité les rapports, fort complexes, entre ces deux hommes, sans négliger la composante homosexuelle, une "homosexualité non résolue de part et d'autre", (163) et ne manque pas de critiquer l'attitude de Freud à l'égard de son disciple, même si elle comprend que c'est "obnubilé par le caractère excessif de certaines propositions de Ferenczi (que) Freud a refusé d'y voir ce qu'elles avaient de valable". L'exposé des théories de Hollós, de Hermann, de Róheim et de Bálint illustre l'excellence de l'esprit de synthèse de l'auteur.

Le ton personnel, subjectif, de l'auteur constitue sans doute l'un des attraits de cet ouvrage. "L'agrément de pouvoir renouer avec ma culture d'origine allait inéluctablement de pair avec les difficultés que présentait sa transmission" lisons-nous p. 12. Bien des auteurs des *Cahiers d'Etudes Hongroises* se reconnaîtront dans cette phrase, tout comme dans celles qu'Eva Brabant-Gerő consacre à sa condition d'exilée et à l'influence de celle-ci sur son travail scientifique.

Notre seul regret concerne un détail de la présentation matérielle: la déformation des noms propres hongrois due à l'absence des ó et des á, signes qui, pourtant, sont prévus par tous les logiciels de traitement de texte. On ne comprend pas pourquoi Bartók a droit à l'accent aigu (63), alors que Hollós et Róheim en sont dépourvus, pourquoi le prénom de Ferenczi est tantôt correctement orthographié en Sándor, tantôt (dans l'immense majorité des cas), transcrit en Sàndor. Pareille désinvolture est difficilement acceptable à une époque où l'importance des psychanalystes hongrois commence – enfin – à être reconnue par la communauté scientifique internationale.

N.B.: Dans mon compte rendu (*Cahiers d'Etudes Hongroises*, 4/1992, pages 208-209) sur *Cure d'ennui, écrivains hongrois autour de Sándor Ferenczi*, Paris, Gallimard, 1992, collection Connaissance de l'inconscient, j'ai omis de signaler que cet excellent volume a été édité sous la responsabilité de Michelle Moreau-Ricaud qui est également l'auteur de la postface et des bio-bibliographies des six auteurs hongrois qui figurent dans ce livre.

Tamás SZENDE

Edit ERDŐDY–Miklós MAGYAR–György TVERDOTA: *Littérature hongroise au XXème siècle*. vol I. Essais, vol II. Anthologie (*Magyar irodalom a XX. században*. I. Tanulmányok II. Szöveggyűjtemény). Nemzetközi Hungarológiai Központ, Budapest, 1992.

Le texte littéraire, permettant d'expérimenter toutes les combinaisons notionnelles et manipulations langagières que l'usage ordinaire n'exerce que très rarement, joue un rôle fondamental dans l'acquisition des mécanismes du langage et de la communication. Constituant un objectif pédagogique non négligeable, la littérature hongroise est enseignée, parallèlement à la langue hongroise, dans de nombreuses universités du monde. Curieusement, personne jusqu'à présent ne s'est donné la peine de forger un instrument facilitant la tâche des professeurs et des élèves de hongrois installés à l'étranger, démunis face aux problèmes littéraires.

En effet, les manuels de littérature que l'on peut trouver actuellement sur le marché hongrois sont fort éloignés de la pratique quotidienne des professeurs spécialistes de l'enseignement du hongrois hors de Hongrie.

Depuis l'année dernière, il existe enfin un ensemble pédagogique qui vise à pallier cette carence. Soyons reconnaissants à nos collègues Edit Erdődy, Miklós Magyar et György Tverdota d'avoir publié cet ouvrage, fruit de leurs expériences de chercheurs et d'enseignants (M. Magyar a été pendant trois ans professeur associé à l'Université de Paris III; M. Tverdota l'est actuellement), destiné spécialement aux étudiants de hongrois, dans quelque pays qu'ils soient établis.

Abondamment illustré, *le premier* volume est consacré à l'évocation de quelques grands auteurs du XXème siècle. Méthodiquement, les textes de présentation restent classiquement pensés quant aux interactions entre œuvre et biographie, conditions de production et évolution esthétique. On y trouve des repères mettant en lumière l'originalité de quelques grands auteurs, des repères qui fixent le contenu et l'importance de certaines œuvres et nous donnent le goût d'aller les fréquenter de plus près.

Le but de tout manuel de littérature est nécessairement de faire découvrir des idées, des points de vue précis. Or, il y a autant de manières de commenter la littérature que de lecteurs, mais l'essentiel n'est peut-être pas là: il faut aider l'élève à mieux structurer ses lectures, lui apporter non seulement des principes et des données mais aussi lui suggérer un matériel linguistique souvent difficile à concevoir à des centaines ou à des milliers de kilomètres de Budapest. Le commentaire, l'analyse et la dissertation littéraires supposent l'acquisition d'un langage. L'ensemble pédagogique qui nous intéresse voudrait aussi aider les élèves à éviter les contresens dans la compréhension des essais littéraires et les écueils habituels dans l'emploi des termes du langage philologique et esthétique. Ce double dessein justifie le choix des auteurs de se limiter au XX^{ème} siècle.

La principale raison d'être d'un travail comme celui-ci réside dans sa simplicité. Les auteurs ont cherché sans arrêt à rester proche du lecteur de langue maternelle et de culture étrangère. Car ils savent que le principal enjeu d'une telle publication est d'arriver à proposer des valeurs sûres représentant un domaine vaste, en permettant à des élèves étrangers de communier dans des sentiments à caractère universel, sans les entraîner dans l'hermétisme si regrettable de tant d'ouvrages portant sur la littérature. La publication, placée sous la direction du Professeur Miklós Magyar, utilise une terminologie qui évite, quand c'est possible, le vocabulaire trop spécifique et surtout trop variable selon les écoles. On peut espérer que ces synthèses (27 en tout) aisément accessibles inciteront les professeurs à trouver de nouvelles pratiques pédagogiques dans la présentation des auteurs classiques hongrois et donneront de nouveaux points de vue sur la comparaison possible des littératures.

La bibliographie succincte qui accompagne les essais de présentation renvoient aux ouvrages qui fondent la théorie ou à ceux qui l'exploitent de manière complémentaire.

De même que le premier volume, *le deuxième* comporte trois parties: prose, poésie, théâtre. Il s'agit cette fois d'une anthologie illustrant les prosateurs, poètes et auteurs de théâtre qui font l'objet du premier volume. Les notes accompagnant les textes présentés serviront à comprendre le sens précis des termes à une époque donnée et à replacer la pensée de l'auteur dans un ensemble. Le stade élémentaire de toute réflexion sur la littérature consiste à comprendre le sens des mots! La méthode préconisée est appliquée avec bonheur à des textes très variés. Ces pages témoignent d'un goût esthétique sûr et d'un souci pédagogique constant.

Les "belles pages" et les "morceaux choisis" sont des pièges dangereux. En effet, il ne peut y avoir de corpus idéal: ici l'arbitraire du choix (p.ex. I. Örkény, T. Déry et d'autres prosateurs "incontournables" n'ont pas été traités; le contemporain P. Esterházy y a sa place) est largement compensé par une sélection motivée et cohérente d'auteurs et d'œuvres dont la plupart figurent habituellement au programme littéraire des départements de hongrois.

Gábor NEMES

H comme Hongrois **Deux méthodes de hongrois**

C'est avec un peu de retard que l'on dira quelques mots de deux ouvrages publiés au cours des dernières années. Ils font partie d'une série de productions dont le rythme de parution s'accélère depuis trois ans. Ce phénomène n'est pas innocent et révèle les besoins à satisfaire dans le cadre des échanges internationaux mais surtout dans celui de l'ouverture des frontières de la Hongrie vers le monde tout entier.

Les auteurs, chercheurs (linguistes, didacticiens) et praticiens (enseignants du HLE), s'appuyant sur leurs expériences de longue date et leurs réflexions complémentaires, essayent de résoudre les problèmes que pose cet enseignement, en trouver les solutions et produire du matériel adapté.

1. Edit HLAVÁCSKA–István HOFFMANN–Tibor LACZKÓ–Sándor MATICSÁK:
Hungarolingua 1. Magyar nyelvkönyv, Debreceni Nyári Egyetem, 1991

Public: adultes débutants

Objectifs: – découvrir un hongrois quotidien à l'aide des situations et documents authentiques ou vraisemblables

– permettre, en environ 200 heures, de construire progressivement des compétences en compréhension et production orale

– proposer un apprentissage du hongrois mettant l'accent sur l'oral; jetant les bases d'une grammaire systématique; évitant les descriptions métalinguistiques (une partie des notions de grammaire et du vocabulaire sont introduites sous forme de croquis humoristiques).

Contenu: Les sujets des 12 unités de la méthode, annoncées dans le sommaire placé au début du livre, offrent une série de tranches de vie (buffet d'accueil, ville, restaurant, hôtel, boum, université, voyage, habitat, achats, famille, travail, loisirs). Chaque unité comprend la transcription des dialogues des saynètes vidéo ainsi que des autres conversations complémentaires. Les photos illustrant ces thèmes incitent l'apprenant à découvrir et à comparer et ainsi lui font prendre conscience des diversités culturelles. Les pages suivantes proposent un certain nombre d'activités utilisant les formes grammaticales et lexicales introduites dans les textes présentés. Les simulations des situations sont des applications directes de ce qui a été vu sur l'écran de la télé.

Matériel: le coffret complet comprend dix outils pédagogiques:

* un **manuel de base** avec les grands moments des unités (thèmes, grammaires, lexique, utilisation)

* un **cahier d'exercices grammaticaux** pour les élèves – élargissant le champ d'activité proposé dans le manuel;

* un **cahier d'exercices corrigés**;

- * un **lexique** de plus de 1 200 mots, accompagnés par des équivalents français, anglais, allemands;
- * 2 **cassettes audio** de 60 minutes avec l'enregistrement des textes correspondants, proposant un apprentissage à la phonétique hongroise par palier: formation des sons isolés, son dans le contexte (assimilations), intonations des énoncés, dialogues, poésies;
- * 2 **cassettes vidéo** de 60 minutes comme support le plus important, présentant les tranches de vie à traiter;
- * un **cahier vidéo** permettant un rythme individuel dans le programme
- * un **logiciel** servant également le travail individuel.

Point de vue: Cette méthode est attrayante dès le premier abord par la forme que ses auteurs lui ont délibérément donné. La vidéo est toujours un peu le cinéma qui éblouit facilement l'apprenant et l'amène à croire mieux à ce genre d'enseignement qu'à un autre considéré comme "vieillot". En outre, l'intérêt du public visé est assuré tout au long du livre grâce aux thèmes proches d'eux (histoires des étudiants étrangers venant assister aux cours de hongrois à Debrecen). D'autre part, les activités à caractère ludiques retenues, et qui mènent naturellement à la communication, font de cette méthode un outil d'apprentissage bien adapté à l'âge des utilisateurs (surtout des jeunes adultes). Cet ouvrage est remarquable par son souci de faire acquérir les compétences recherchées, principalement la communication orale dont la progression est raisonnablement dosée et contrôlée.

A noter que cette méthode constitue également un outil d'auto-formation grâce à la richesse des accessoires et à la démarche pédagogique proposés. (Cela ne veut évidemment pas dire comme si elle déconseillait la présence de l'enseignant.)

Nos réserves portent surtout sur la vidéo comme la pièce centrale de cette méthode. Les scènes qu'on visionne à maintes reprises ne peuvent pas être seulement des dialogues filmés, mais comme elles sont des spectacles doivent avoir une "dramaturgie" avec un "suspense" même primitif. C'est le domaine qui laisse encore à désirer.

Et après, les acteurs, qui font de louables efforts pour articuler distinctement, devraient quand même parler et surtout jouer d'une façon plus naturelle. Enfin, la satisfaction des sponsors pourrait être plus voilée.

On espère que ces maladies d'enfance passeront, et il ne nous reste qu'à souhaiter bonne chance à la suite de l'entreprise la plus grande de l'enseignement du hongrois langue étrangère.

2. József ERDŐS–Csilla PRILESZKY: **Halló, itt Magyarország!**, Akadémiai Kiadó, 1992

Public: Adultes débutants

Objectifs globalement semblables à ceux de l'ouvrage précédent:

Comptes rendus

– s’initier au hongrois; L’apprentissage met l’accent sur l’oral et s’appuie sur un écrit présentant l’univers quotidien de l’adulte sous la forme privilégiée de cet âge: le document authentique;

– savoir lire ces documents (journaux, affiches) et remplir des imprimés et formulaires;

– apprendre à rédiger des lettres courantes, des CV;

– donner des bases solides pour continuer des études de hongrois.

Contenu: L’ouvrage est composé de deux livres de 20 unités. Chaque unité suit un modèle fixe d’étapes qui s’enchaînent régulièrement:

* dialogues et documents écrits authentiques ou réalistes servant de texte de base (A);

* exercices de communication, véritables activités amenant l’étudiant à réemployer progressivement les documents, du global au détail, du sens à la forme (B);

* éclaircissement des notions et structures grammaticales introduites dans la première partie à l’aide des symboles compréhensibles, ainsi qu’un lexique avec des actes de parole regroupés séparément (C);

* une série d’activités écrites employant les formes grammaticales et lexicales répertoriées dans les parties A et C.

A la fin de chaque livre un index rappelle les notions syntaxiques et lexicales indispensables au savoir-faire de la langue.

Matériel: – pour les élèves: deux **livres** brochés de 130 pages avec beaucoup de dessins en couleurs facilitant la compréhension ou servant de repérage des différentes rubriques;

– 2 **cassettes audio** de 60 minutes avec les dialogues ou les textes de la partie A, ainsi que avec quelques dialogues de la partie B "à titre d’exemple".

Point de vue: Cet ouvrage constitue un outil pratique pour toute personne voulant s’initier au hongrois. Il guide systématiquement l’apprenant dans le labyrinthe de notre langue et lui permet d’acquérir des bases solides pour la communication tant orale qu’écrite.

Cette fois, le vague slogan de la "concentration de l’apprentissage sur l’apprenant" devient une réalité tangible: les auteurs considèrent l’étudiant comme client. Insistons au moins sur deux constituants de cette conception: la cohérence et le principe de la pratique. Ce sont la clarté et la sobriété qui dominent la rédaction. L’engrenage facile des différentes étapes à l’intérieur des unités, la concision des explications grammaticales (à l’aide des symboles inventés par des auteurs il y a une bonne vingtaine d’années) rendent le livre transparent et attrayant. Le langage choisi est toujours proche de la vie quotidienne, utilisable dès le premier moment, et en même temps, a des goûts savoureux. Et ce qui est encore un avantage non négligeable c’est que l’ouvrage ne s’enferme pas dans un univers restreint mais ouvre un horizon vaste sur tout le pays véhiculant abondamment des connaissances culturelles et des renseignements pratiques.

Du côté de l’enseignant on regrette le manque du guide pédagogique où les auteurs pourraient partager avec nous leurs expériences riches suggérant des "tours de

main" rodés à propos des moments épineux de cet enseignement. Egalement ce supplément pourrait bien comprendre la phonétique qui ne trouvait pas lieu dans le manuel de base.

En tout cas, cette méthode juvénile et svelte a toute chance de remplacer *Színes magyar nyelvkönyv*, sclérosé et encombrant.

Sándor CSERNUS

Réflexions sur l'édition d'un roman médiéval: *Le Roman de Messire Charles de Hongrie*. Texte en prose de la fin du XVème siècle, édité par Marie-Luce CHENERIE. Presses Universitaires du Mirail, Toulouse 1992

L'existence d'un roman arthurien, lié à la personne d'un roi de Hongrie, a été révélée pour la première fois dans l'historiographie hongroise par les recherches systématiques menées au cours de la deuxième moitié du XIXème siècle. A l'époque positiviste, les médiévistes hongrois ont fait beaucoup pour compléter les sources médiévales nationales en fouillant les grandes archives européennes. Les résultats de ces recherches ont été publiés régulièrement, le plus souvent dans des revues spécialisées, ou dans les recueils de documents, comme *Magyar Történelmi Tár* (Collection de Documents sur l'Histoire de la Hongrie). Une partie considérable des documents conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris a été publiée par les historiens hongrois les plus connus de l'époque, comme Lipót Óváry, Henrik Marczali, Vilmos Fraknói ou Sándor Szilágyi. Ces éditions de documents destinées à un public scientifique hongrois ne contiennent pas l'analyse critique des textes, mais donnent les références de base, et présentent les textes selon un classement thématique.

Nous devons la première mention du texte de Charles de Hongrie à H. Marczali, qui se charge en même temps de l'édition de plusieurs documents de grande valeur, retrouvés à la Bibliothèque Nationale. (MTT XXIII, ou II/11, Budapest, 1877). Sa remarque est plutôt laconique, en faisant allusion aux textes dans lesquels la Hongrie est présentée comme un pays "fabuleux", entre autres "dans un roman arthurien, qui raconte les histoires fabuleuses d'un roi de Hongrie inventé". Ce document peu fiable pour l'historiographie positiviste ne l'intéresse manifestement pas, et son jugement n'encourage pas les chercheurs à une étude plus appropriée de ce roman resté à l'état de manuscrit pendant des siècles.

La situation change grâce à la publication du texte par Marie-Luce Chénierie, professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail, et au travail préparatoire de M. Zinck, J.-C. Faucon, M.-H. Fernandez et D. Lacroix.

Le manuscrit, que je présente d'après l'analyse de M.-L. Chênerie (BN. fr. 1467) est une copie sur papier datant du début du XVI^{ème} siècle, qui comprend trois textes dont deux en prose (*Le Roman de Messire Charles de Hongrie et Troilus*), et un en vers (*La Vie et Regretz...*). Les spécialistes qui ont eu l'occasion d'étudier le texte du roman sont unanimes pour dire que ce livre est loin d'être parmi les plus beaux et les plus soignés des manuscrits de l'époque. Le fait que nous n'en ayons qu'un seul exemplaire prouve en effet que sa diffusion a été restreinte. La copie du texte anonyme ne donne aucune indication sur le(s) commanditaire(s) ni le(s) destinataire(s) du roman, ni sur son auteur. M.-L. Chênerie a fait un travail remarquable dans l'identification des propriétaires présumés ou confirmés par ses recherches.

Ainsi, le premier propriétaire identifié du manuscrit aurait été Philippe Huraut, évêque de Chartres, en 1622. En étudiant les parentés des familles qui peuvent être concernées, et d'après les thèmes caractéristiques du roman, l'éditeur suppose le mécénat d'une ou deux dames de la fin du XV^{ème} siècle: Jeanne de Laval (épouse du Roi René en 1454, décédée en 1498) et/ou Anne de Bretagne (1477-1514, épouse de Charles VIII en 1491).

L'analyse graphique, phonétique, morphologique et syntactique du texte, de même que l'étude du vocabulaire ne permettent pas de situer de façon précise le roman dans le temps et dans l'espace: il s'agit d'un texte qui "reproduit de façon générale l'évolution du Moyen Français" et la majeure partie "des traits morphologiques à l'origine dialectaux relèvent soit de l'est et de l'ouest, soit du sud-est et du sud-ouest." Selon toute vraisemblance, le roman vient d'un milieu angevin; mais l'endroit exact reste extrêmement difficile à identifier.

Le Roman de Charles de Hongrie est composé de 59 chapitres (I-LIX) et raconte l'histoire de Charles, enfant du roi Gault de Hongrie et d'Emeraude son épouse. Gault, victime d'une trahison, est tué à Rubie, capitale de Hongrie, par des *Boesmes*, tandis qu'Emeraude prend la fuite avec son enfant âgé de trois mois. L'enfant est enlevé par un fou, et finalement élevé par la Dame de Goderves jusqu'à son adolescence. Emeraude est recueillie dans une abbaye de Béguines. Charles aura donc une enfance malheureuse, mais après une "adolescence prometteuse", il parvient à reconquérir son royaume. Charles, – le *Chevalier bleu* –, en surmontant toutes les difficultés possibles et imposées par le genre littéraire, devient un parfait représentant des valeurs chevaleresques de son temps. Il finit par épouser la reine Satine et reprend le pouvoir dans son pays, où ils "vivent dans la piété, la charité et la vertu", et auront de nombreux enfants, "tous destinés à de grandes unions".

Dans son analyse à la fois savante et élégante, M.-L. Chênerie présente les *modèles* les plus caractéristiques du roman et souligne l'importance de l'*idérialisation systématique* et de la *mise en œuvre d'un projet édifiant*. Sans aucun doute, la présentation du destin de Charles de Hongrie est une des particularités du roman: contrairement à la plupart des textes de l'époque – comme le souligne M.-L. Chênerie –, où des chevaliers pauvres accèdent par leur vertu, par leurs prouesses,

aux sommets de l'*estime de la société*, ou à l'inverse des princes valeureux cherchant la *perfection terrestre et mystique*, l'histoire de Charles démontre la *qualité du sang royal* et justifie l'action d'une *royauté dynastique* sur le plan *social, politique et religieux*. Charles est un personnage qui "n'évolue pas, il est *parfait d'emblée*". C'est ainsi que ce roman entre dans la série des "*fables sur le pouvoir*", mais cette fois sur le pouvoir royal.

Un autre motif caractéristique du roman est lié aux femmes, plus exactement à de l'amour et des vertus féminines, phénomène qui conduit l'éditeur à supposer que le roman était destiné à une dame influente de l'époque.

D'une manière générale, nous avons l'impression que les remarques, les précisions et l'analyse concernant la structure du roman sont fines, particulièrement instructives et intéressantes: M.-L. Chênerie donne toutes les clés nécessaires à la lecture et à la compréhension du roman.

Il s'agit, par ailleurs, et nous sommes tout à fait d'accord sur ce point avec l'analyse donnée par l'introduction, d'une *œuvre de circonstance*. Nous sommes également persuadés que l'examen de l'arrière-plan historique peut grandement contribuer à la "localisation" et à la "datation" du roman. Une étude plus détaillée du "tissu" historique peut encore offrir de nombreuses interprétations du texte. Ainsi, par exemple, si on examine certains mots-clés, ou certains groupes de renseignements, on trouve des concordances troublantes non seulement avec des événements historiques du début du XIV^{ème} et de la fin du XV^{ème} siècle, mais également avec l'Histoire de la fin du XIV^{ème} siècle.

Dans l'introduction, M.-L. Chênerie cite l'étude de J. Lawrence-Goldstein qui suppose que le personnage historique qui a inspiré le thème du roman était Charles-Robert ou Charles I^{er} (Caroberto) de Hongrie (1309-1342), et que le roman aurait été commandé par un membre de la famille angevine (éventuellement proche des rois de France). Charles devait être à la fois un exemple et un personnage historique réel. En fonction des circonstances historiques du règne de Charles-Robert et de ses rapports avec la France, Lawrence-Goldstein situe la naissance du roman entre 1431 et 1450.

Après l'étude approfondie du texte, M.-L. Chênerie met l'accent sur la volonté de "reconquête" de l'Italie par les rois de France. Elle évoque l'idée de la croisade qu'un roi de France devait mener après la conquête de l'Italie contre les musulmans, parle de la visite de la délégation hongroise de 1457 conduite par Ladislas le Posthume, des entreprises anti-ottomanes de Mathias Corvin, et des projets de croisades des princes français (comme Philippe le Bon). enfin, elle estime que les *Boesmes* pourraient être les *Hussites* et tire de tous ces faits la conclusion suivante: "Le contenu de *Charles de Hongrie* (...) considérant l'importance du thème de la royauté dynastique masculine, les rapports de la France et de la Hongrie, le nom des Boesmes, l'idée de la croisade et enfin ce repère des béguines que propose la fiction, nous pensons, malgré le caractère tardif de cette hypothèse, que le roman a été conçu à la fin du XV^{ème} siècle". (p. XXIV)

En comparant les deux propositions de datation (Lawrence-Goldstein: 1431-1450 et M.-L. Chênerie: fin du XV^{ème} siècle), il semble que cent ans de rapports historiques intenses entre la Hongrie, la France et le Royaume de Naples ne soient pas complètement exploités. De toute manière, si on examine les faits de plus près, les événements historiques relatifs aux thèmes et aux personnages historiques identifiés plus haut par les spécialistes, le tableau ne peut que s'enrichir.

La maison angevine de Naples accède au trône hongrois en 1308, à la suite de l'arbitrage du Pape (et non en 1270 par contrat d'héritage). Charles-Robert est le petit-fils de Marie (fille d'Etienne V et sœur de Ladislas IV) et de Charles II d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, et fils de Charles Martel et de Clémence de Habsbourg. La succession des Anjou n'était pas assurée à partir de 1270, mais ce mariage lui a redonné quelque espoir. Ainsi, le dernier roi de la dynastie nationale (les Arpadiens), André III (1290-1301) a eu pour successeur Wenceslas (1301-1305), fils du roi de Bohême, qui abdique en 1305 au profit d'Otto de Wittelsbach, qui sera à son tour couronné roi de Hongrie. (Le premier couronnement non valable de Charles-Robert a eu lieu en 1301) Eu égard aux circonstances, les droits à la succession de Charles-Robert étaient indiscutables pour un proche de la maison angevine, mais en réalité, ils étaient discutables et très discutés par ses rivaux de l'époque. (Son principal rival, comme nous avons vu, était le roi de Bohême – *Boesmes* (?) – qui a porté la Sainte Couronne du Royaume.) C'est donc la décision papale qui a rendu la force nécessaire à la revendication des Angevins, dont le règne en Hongrie s'étend en réalité de 1308 à 1396: Charles Robert (1308-1342), Louis le Grand (1342-1382) le roi-chevalier, sa fille Marie (1382-1385 et 1386-1396, à partir de 1387 avec Sigismond de Luxembourg, son mari) et Charles le Bref (de Durras, 1385-1386).

L'épisode du règne de Charles de Durras semble intéressante de notre point de vue. Fils de Louis de Durras, il a été élevé à la cour royale de Hongrie par Louis le Grand qui l'a désigné comme son successeur. Il reconquiert le royaume de Naples avec l'aide de Louis le Grand en 1381 puis part en 1385 à la reconquête du royaume de Hongrie, où il est couronné, mais tombe victime d'un attentat du parti rival deux mois après son couronnement. Son principal rival est Sigismond, le fils du roi de Bohême... Le royaume de Hongrie continue d'être revendiqué par le fils de Charles, Ladislas (Lancelot) de Naples (roi de Naples de 1386 à 1414, royaume effectivement conquis sur Louis d'Anjou en 1399). Charles le Bref a été, comme Louis le Grand avant lui, le *chef de la lignée masculine* de la Maison Angevine de Naples.

Au sujet d'une remarque de l'auteur concernant les enfants de Charles et de Satine, qui "*eurent une de leurs filles assignée au Roy de France*", Lawrence-Goldstein et M.-L. Chênerie mentionnent le fait que les deux sœurs de Charles-Robert, Béatrice (mariée à Jean II, Dauphin de Viennois) et Clémence (femme de Louis le Hutin) pouvaient également alimenter cette fiction. Une remarque qui semble tout à fait justifiée.

Néanmoins, les analogies historiques ne sont pas complètement exploitées: nous connaissons plusieurs négociations qui ont été menées et plusieurs traités de

mariage prévus ou signés entre les familles royales de France et de Hongrie. Près de 80 ans avant le projet de mariage de Ladislas V le Posthume, deux autres projets du siècle précédent ont eu beaucoup d'écho dans les deux pays: Louis le Grand et Charles V signent un traité de mariage pour leurs enfants (Catherine de Hongrie et Louis d'Orléans) en 1374. Dans l'annexe, Louis le Grand, reconnu héritier légitime du royaume de Naples, cède ses droits à Louis d'Orléans. (La dot de Catherine est le royaume de Naples avec la Provence, le Forcalquier et le Piémont...) Après la mort subite de Catherine, le projet est repris par la veuve de Louis le Grand; – cette fois sa fiancée est Marie, reine de Hongrie, et son rival est Sigismond de Luxembourg, fils de Charles IV, empereur et roi de Bohême et frère de Wenceslas, empereur et roi de Bohême. (1385)

D'autres précisions concernent l'*idée de la Croisade* liée à l'Europe Centrale, et surtout à la Hongrie: à la fin du XIV^{ème} siècle, on assiste à la renaissance de l'idée de la croisade, et sa diffusion est très importante en Europe. A la tête de l'armée des croisés se trouve Sigismond (roi de Hongrie depuis 1387) avec de nombreux seigneurs français, comme Jean de Bourgogne, le futur Jean-Sans-Peur. Ils affrontent l'armée turque à Nicopolis en 1396. A cette époque, Sigismond a déjà imposé l'image de la Hongrie, comme l'*"écu de la chrétienté"*, image qui sera renforcée par les actions de son roi et par les conflits qui entourent le Grand Schisme. Par ailleurs, le premier roi de Hongrie qui affronta l'armée turque fut Louis le Grand, qui fit également écho en France (en 1365, voir Froissart, 1^{er} livre).

L'introduction cite les propos de B. Guenée pour souligner que "l'espoir de voir un Charles conquérir l'Italie, traverser les mers et régner à Jérusalem (...) a été successivement adapté à Charles VI, à Charles VII, et même, paradoxalement, à Louis XI, avant de justifier aux yeux des Français l'expédition italienne de Charles VIII... (p. XXIV). Si on pense aux tentatives de Charles V; et si on accepte que l'idée est liée aux personnages de Charles VI et de Charles VII, on trouve une "concentration de Charles" censés recouvrer leur royaume en Italie et à l'Est à la fin du XIV^{ème} et au début du XV^{ème} siècle, qui peut paraître à tout le moins intéressante. En tout cas, aspirer à la couronne de Hongrie à la fin du XIV^{ème} siècle, c'est le plus souvent avoir des prétentions en Italie, et la *participation à la croisade* pour un roi de Hongrie était plus qu'envisageable, c'était une *obligation*.

Quant au motif de la *reconquête du royaume*, suite à la fabuleuse expansion de la maison d'Anjou dans le sud et l'est de l'Europe, les exemples peuvent être multipliés. En résumé: Charles-Robert, Charles le Bref et Ladislas de Naples se lancent à la reconquête du royaume de Hongrie, Louis le Grand (roi de Hongrie et roi de Pologne, et en tant qu'*ainé de la ligne masculine* de la maison d'Anjou d'Italie, *héritier* du royaume de Naples) mène deux *guerres d'Italie* avec succès en 1347-48 et 1350, pour la reconquête de son héritage, qu'il avait donné d'abord à son frère, André, second fils de Charles-Robert (André prend possession du royaume de Naples, mais sera assassiné en 1345 par son épouse, Jeanne), et les deux projets de mariage concernant Louis d'Orléans ont prévu la conquête des *deux royaumes*, donc pratiquement l'ensemble de "*l'héritage angevin*."

Le texte du roman, enfin accessible à un public plus large grâce à l'excellent travail de M.-L. Chênerie et de son éditeur, sera certainement étudié sous plusieurs autres aspects et replacé dans un contexte historique encore plus large. Nous avons essayé d'apporter quelques remarques complémentaires pour tenter de contribuer à une meilleure compréhension du "tissu" historique lié à l'histoire romanesque. A première vue, il ne nous paraît pas exclu que *plusieurs couches* de renseignements concernant l'Histoire de la France, de la Hongrie, des Anjou, des Croisades, de la Bohême, se soient superposées et constituent un amalgame historique que le texte nous transmet, et qui porte naturellement la trace de la littérature et de la littérature historiographique de l'époque.

Les savants qui ont étudié le texte soulignent que le *Roman de Messire Charles de Hongrie* est une œuvre médiocre, une "œuvre mineure, dévalorisée par bien des défauts..." mais son intérêt *linguistique, littéraire, social et moral* est évident. On peut ajouter peut-être que son intérêt *historique* est plus important et plus complexe qu'on ne l'a cru pendant longtemps.

Le "roman oublié" de Charles de Hongrie est aussi un document particulièrement intéressant de l'histoire des rapports culturels entre la Hongrie et le monde francophone du Moyen Age et qui commence – espérons-le – une seconde carrière méritée avec cette excellente édition. Il ne nous reste qu'à remercier vivement son éditeur.

Michel A. PRIGENT

István BIBÓ, *Misère des petits Etats d'Europe de l'Est*; col. Idées, "Domaine Europe centrale", Albin Michel éd., Paris, 1993, 430 p

Les éditions Albin Michel ont pris, grâce à Ibolya Virág, la très heureuse initiative de publier dans le cadre de la "*Librairie européenne des idées*", avec le concours du Centre National des Lettres, une nouvelle édition française de quelques-uns des textes majeurs d'István Bibó. Ils avaient déjà été proposés au public français, dans une traduction de György Kassai, sous ce titre de "*Misère des petits Etats de l'Europe de l'Est*" par les éditions l'Harmattan en 1986, mais ne se trouvaient plus disponibles, alors qu'ils constituent une somme indispensable à la réflexion sur les problèmes politiques de la région au XXème siècle. Les textes d'István Bibó avaient dû attendre 1986 pour être publiés en Hongrie par Magvető Könyvkiadó de Budapest (2 volumes: 1935-1944 et 1945-1949; 737 et 923 pages). Les quatre volumes de ses œuvres complètes avaient déjà été publiés à Berne par les éditions de l'Université Européenne Libre des Protestants Hongrois entre 1981 et 1984, quelques textes l'avaient été en août 1979, à Paris, dans le numéro 4 des *Magyar Füzetek* dirigés par

Péter Kende. István Bibó ne put voir aucune de ces publications: né en 1911, il était mort le 10 mai 1979!

Intellectuel et universitaire, docteur en Droit et en Sciences politiques, il enseigna à l'Université de Szeged où il avait effectué une partie de ses études puis, en 1950, durant la période de stalinisation du nouveau régime, fut "mis au placard" à Budapest comme bibliothécaire. En 1956, il est nommé ministre d'Etat du gouvernement d'Imre Nagy – le 3 novembre! – dont il est le seul membre à être demeuré dans le bâtiment du Parlement lorsque les troupes soviétiques en prennent le contrôle. Il fait usage de sa plume jusqu'à son arrestation en 1957, condamné à la prison à vie, il est libéré en 1963 et redevient bibliothécaire. Tel fut l'homme qui est l'auteur de cet ouvrage.

Bibó a travaillé entre 1942 et 1944 sur *"Les raisons et l'histoire de l'hystérie allemande"* qui souligne l'importance de la peur suscitée par la révolution française chez les Allemands, les Prussiens en particulier, à l'origine de l'émergence du concept de l'"ennemi héréditaire" et d'une peur *symétrique* chez les Français qui concourent à la mise sur pieds de systèmes d'alliances dressés l'un contre l'autre dans une logique porteuse de guerre. Cette diabolisation de l'Autre, de ses valeurs et de ses alliés, dans l'Allemagne de Versailles "s'incarne dans l'idéologie et dans la révolution hitlérienne". Pour Bibó, "toute hystérie a deux phases: la première est constituée par une situation critique avec menace d'impasses, situation que la communauté [...] préfère contourner en adoptant une fausse solution, et la seconde qui est constituée précisément par l'impasse à laquelle conduit cette pseudo-solution et qui finit par aboutir à la catastrophe". Bibó isole et analyse cinq impasses dans l'histoire allemande. Telle est la vivacité d'une pensée dont la richesse et la minutie sont si grandes que résumer expose au risque d'appauvrir ou de trahir.

L'étude qui donne son titre à cet ouvrage – *"Misère des petits Etats de l'Europe de l'Est"* – montre qu'"entité caractéristique de l'Europe, la nation est le résultat d'une évolution de près de quinze siècles. [...] Une unité locale autonome ne devient nation que si son autonomie s'accompagne d'événements politiques marquants et durables, capables de lui communiquer le sentiment de sa singularité et de forcer le respect de son entourage extérieur. [...] La politique irrédentiste fut incapable de renoncer à l'illusion de la "grande Hongrie historique" et se persuada de plus en plus que l'Europe lui devait la réparation d'une grave injustice. [...] A l'heure actuelle [le texte est de 1946], la Hongrie doit envisager l'éventualité d'un règlement qui, une fois de plus, ne respectera pas ses frontières ethniques. Aura-t-elle assez de sagesse pour le supporter? C'est là une question d'une importance vitale et la réponse dépend de son évolution démocratique".

C'est également une question fondamentale, au-delà de la seule Hongrie, pour la région entière, aujourd'hui que l'effondrement du système communiste ouvre une nouvelle ère, car "les guerres linguistiques d'Europe centrale et orientale sont menées par des peuples qui, depuis des générations, vivent dans l'incertitude quant à leur survie en tant que nations et, par conséquent, craignent pour leur existence même. [...]"

La précarité de l'existence de la nation, l'effet corrosif des litiges territoriaux engendrent une conception que nous pourrions appeler "*territorio-centriste*" [...] la réalisation des rêves de la communauté prend avant tout corps sur *la carte géographique*. Or, cette conception est *profondément antidémocratique*."

Dans les deux dernières études, datées de 1948, "*La question juive en Hongrie après 1944*" et "*La déformation du caractère hongrois et les impasses de l'histoire de la Hongrie*", István Bibó procède à une analyse historique et psychosociologique de l'évolution de son pays si fine qu'elle fait parfois penser à un véritable rapport de *dissection*: un souci de précision chirurgical et une absence totale de complaisance, une sévérité extrême à l'égard des responsabilités de ses compatriotes aux différentes périodes douloureuses de leur histoire et une exigence morale très grande quant à ces responsabilités – et aux siennes propres – devant les faits et leurs conséquences. Ainsi, "suffit-il de dire que *la majorité* du peuple hongrois n'a pas persécuté et assassiné les Juifs et apportons-nous une solution au problème en condamnant et, éventuellement, en châtiant les *manifestations* de l'antisémitisme?"

Deux citations encore, en guise de conclusion, qui montrent l'acuité de la pensée et l'élévation morale de l'homme Bibó.

"Même si la prochaine guerre mondiale ne commence pas forcément sur ces territoires, ceux-ci en seront l'enjeu. Malgré leur étendue modeste, ils constitueront le danger principal pour la paix du monde, tant qu'ils demeureront une source majeure d'anarchie, d'incertitudes et de mécontentements. [...] Je demande au lecteur de ne pas retenir uniquement les passages qui lui auront plu parce qu'ils parlent des autres ou s'adressent aux autres, mais de s'arrêter plutôt à ce qui le concerne directement".

Il faut malheureusement regretter que le plaisir d'apprécier ces textes, dans la présentation agréable et d'une élégante sobriété de ce livre, soit altéré par la présence de "scories" qui auraient normalement dû disparaître durant la phase finale de la réalisation technique: la ponctuation est parfois bien hasardeuse, au point de faire obstacle à la compréhension. Et puis il est des inconséquences: le lecteur devra faire quelque effort pour reconnaître la Confédération du Rhin derrière la Confédération rhénane qui lui est peu familière. Enfin, il est des initiatives doublement fantasques: il ne fallait pas se contenter de faire disparaître *une fois sur deux* l'adjectif *guillaumien(ne)*, mais à *chaque fois* le remplacer par celui de *wilhelmien(ne)* et non *wilhelminien(ne)!!!!*

Un ouvrage à (re)lire de toute urgence malgré tout, en formant le vœux que les autres textes de Bibó, encore totalement inédits en français, puissent trouver à être édités rapidement et, si possible, dans cette belle *Librairie européenne des idées*.

Paul GRADVOHL

Rudolf ANDORKA, Tamás KOLOSI, György VUKOVICH, *Társadalmi riport, 1992*, Budapest, Társadalomkutatási Informatikai Egyesület (TÁRKI), 1992, 530 p.

Saluons la nouvelle édition de ce volumineux *Rapport social* publié grâce au soutien du Ministère des Affaires Sociales. Ouvrage de référence mis au point grâce à des chercheurs dont la qualité et l'indépendance d'esprit sont reconnues, les chiffres y sont omniprésents et l'ensemble des phénomènes sociaux est passé en revue. (Les chapitres s'intitulent: La Hongrie au miroir des données, Les effets sociaux du changement de régime, La situation démographique, Economie dans les années 1989-1991, l'évolution du marché du travail en 1990, La situation et le comportement des ménages, L'élite économique dans les années 1980 et pendant la période de transition, Inégalité du développement local — tensions territoriales, Comportements religieux et croyances religieuses en Hongrie, L'IVG dans les statistiques et dans l'opinion publique, Drogues et consommation de drogue, Nos valeurs sans futur, Les systèmes des partis en Europe orientale, vue de profil, Mobilité interpartisane entre les élections, Les dépenses et la politique sociales, et une annexe sur le Marché du travail et les revenus, 1992.)

Dans l'introduction les trois responsables du volume livrent une synthèse de leurs analyses sociales. En ne retenant que ce qui est dit de la structure sociale et des inégalités on peut comprendre comment l'ancien régime avait déjà laissé se faire une lente mutation sociale. Les auteurs évoquent une "structure sociale dédoublée" où la redistribution corporative et hiérarchisée était complétée par une "société de marché" limitée. Pour ce qui est des élites la sélection était de plus en plus fondée sur les aptitudes professionnelles, ce qui leur donna de bonnes chances de maintenir leurs positions lors du changement. Les intellectuels ont vu leur situation se renforcer, mais il n'y a pas encore de couche capitaliste nationale et les valeurs capitalistes trouvent peu de soutien dans la société. Or le régime ne peut se consolider et le marché fonctionner que si une classe moyenne forte réussit à s'installer. Mais le fait qu'à la transition corresponde une crise économique menace les quelques acquis antérieurs de la très faible classe moyenne. Ainsi l'examen de l'évolution du niveau de vie par décile indique-t-il que si les plus pauvres n'ont pas sombré, les catégories moyennes ont connu un léger affaissement alors que les plus riches s'enrichissent encore. Les difficultés ne sont pas terminées. En décomposant en trois groupes ces catégories moyennes on comprend mieux la menace qui pèse sur le processus de transition sociale. Le secteur privé occupe environ 30% des actifs et produit à peu près 40% du PIB, et en son sein le groupe des petits et moyens entrepreneurs joue un rôle essentiel. Mais avec la crise économique, et l'accroissement des prélèvements étatiques, ce groupe est menacé dans son activité vitale et le danger est grand de le voir passer à

l'économie au noir. Du côté des employés du secteur public, le second pilier des couches moyennes, la situation est loin d'être satisfaisante puisque la gestion de l'emploi et des carrières n'est pas encore rationalisée. Quant aux couches supérieures de la classe ouvrière, il faudrait profiter des "acquis" du système antérieur (heures supplémentaires, double emploi, secteur informel) et de programmes de participation, par exemple, pour les ancrer dans un comportement de couches moyennes.

Cet ouvrage de référence d'une grande richesse a donc une fois de plus tenu ses promesses.

Iván BERTÉNYI et Gábor GYAPAY, *Magyarország rövid története*, Budapest, Maccenas Könyvkiadó, 1992, 657 pages

Médiéviste de renom et directeur du lycée luthérien de Budapest, les auteurs de cette "Brève histoire de la Hongrie" sont tous deux des personnalités bien connues à Budapest. L'éditeur voit en eux des "penseurs hongrois dénués de parti pris". Le livre qu'ils nous proposent est donc un manuel d'histoire de l'honnête Hongrois. Ce genre a bien sûr ses limites, notamment du fait du cadre très national de l'exercice. Mais il a ses avantages. Le texte est clair, prêt à une utilisation scolaire, et exempt d'excès de style ou de zèle idéologique. La chronologie, l'index et la table des matières détaillée permettent une utilisation au coup par coup fort agréable. Bien sûr les réflexions interprétatives se font discrètes et nous n'allons pas tenter ici de trouver entre ces lignes un axe cohérent de réflexion au-delà de celui qui est affiché. C'est donc un ouvrage agréable dont l'objectif essentiellement pédagogique est pleinement atteint.

Mihály FÜLÖP, *A Külügyminiszterek Tanácsa és a magyar békeszerződés*, thèse de candidature, défendue en juin 1993 à Budapest, (texte de 1992), 312 pages

Imposant travail que cette thèse qui reprend jour par jour, et parfois heure par heure, les débats des trois puis des quatre puissances (États-Unis, Grande-Bretagne, URSS puis, à un degré moindre, France) qui ont quasi seules décidé du sort de la Hongrie après 1945. Et c'est là un des points essentiels de cette investigation. En effet, quels qu'aient été les efforts hongrois pour assouplir la position des vainqueurs, la marge de manoeuvre était si étroite qu'il est difficile de tenir grief au gouvernement de l'époque des "échecs" diplomatiques qu'il aurait à assumer. En effet, les rares

ouvertures ne reposaient que sur la supposition que les pays voisins soient disposés à négocier avec la Hongrie, ce qui ne s'est jamais vérifié. En cette ère de nationalisme triomphant, d'absolutisation de la souveraineté nationale face au spectre des Quisling qui régnaient quelques mois à peine avant les négociations de paix, aucun Etat d'Europe centrale n'accepta de réfléchir au sort des Hongrois au prix d'une remise en cause de ses frontières ou de sa souveraineté.

La Hongrie dut donc suivre la voie tracée par tous les alliés. Mais là aussi l'auteur éclaire l'histoire de façon nouvelle. La France sort de son rôle de méchant, elle n'est plus la mère du traité de Trianon, mais une des puissances les plus ouvertes au malheur hongrois, elle est toutefois impuissante dans cette affaire. Et on peut voir les trois grands cultiver la "Realpolitik" sans trop se soucier des intérêts hongrois, les Américains ayant une tendance marquée à tenir plusieurs discours pas toujours exempts de contradictions. Ainsi on peut se replonger dans cette ambiance d'incertitude de l'époque. Les alliés occidentaux avaient montré l'exemple de la gestion unilatérale des zones occupées en Italie; en Hongrie les Soviétiques appliquèrent ce modèle. Mais dans ce dernier cas la position excentrée du pays par rapport aux intérêts du Kremlin laissa jusqu'à au moins fin 1946 planer un doute sur le maintien des troupes d'occupation. Le dirigeant du PC hongrois, Rákosi lui-même, faisait alors part de ses impressions sur la proximité de cette perspective. La question autrichienne, détachée de la question allemande, raviva cet espoir de départ des Soviétiques. Nous savons aujourd'hui qu'il n'en fut rien. Mais cette investigation détaillée, qui montre bien les vibrations de l'atmosphère diplomatique de Budapest, Londres, Washington, Paris, – Moscou, et aussi de capitales plus proches, guide son lecteur dans les subtiles arcanes des illusions hongroises et des calculs des puissances.

En attendant une publication en langues plus accessibles que le hongrois, nous pouvons renvoyer le lecteur à la bibliographie multilingue qui est particulièrement riche et détaillée, et ce, même si la langue de Petőfi ne lui est pas familière.

Attila HERBER, Ida MARTOS, László MOSS et László TISZA, *Történelem, I, A kezdetektől i.e. 500-ig*, Budapest, Eötvös József Gimnázium, 1992, 270 pages

Ce premier ouvrage d'une série qui devrait en compter six est destiné aux élèves qui ont déjà usé pendant six ans les bancs des écoles générales et entrent dans un "gimnázium" qui ne les abandonnera qu'après les avoir amenés au BAC. Il s'agit d'un matériel pédagogique de grande qualité esthétique et en même temps très exigeant quant au niveau de connaissance requis. Il doit être envisagé comme un des instruments accompagnant le cours, avec un recueil de cartes/chronologie, et un recueil de sources. Les parties considérées comme essentielles sont encadrées sur fond vert ou imprimées en caractères gras. Les illustrations sont belles et pédagogiquement

utilisables. C'est l'oeuvre de professeurs qui ont creusé leurs cours sans prétendre au statut universitaire.

La spécificité de ce premier volume est sans doute la partie introductive, à portée générale, qui présente les visées des auteurs et les différentes sciences auxiliaires de l'histoire, non sans poser la question du but même de l'enseignement de l'histoire. Les auteurs disent explicitement qu'ils visent par l'enseignement de l'histoire à aider l'élève à déterminer sa place dans le monde. Il peut alors "se sentir membre de telle ou telle nation, mais seulement s'il sait pourquoi il veut s'en sentir membre et ce qu'elle est." Cette démarche ouverte, même si l'objectif affirmé est de rendre familière l'histoire nationale hongroise, se trouve confirmée dans la présentation des diverses sources, archives et bibliothèques, qui met l'accent sur une des questions lancinantes que se pose l'historien: "A qui profite la source?". Cette nouvelle série est bien sûr encore aujourd'hui à la recherche d'un éditeur qui puisse envisager un travail de plusieurs années et l'appui des autorités. L'affaire n'est pas close mais la parution de ce premier volume est un signe de l'action que mènent les enseignants hongrois pour maintenir les meilleures traditions tout en profitant de la liberté nouvelle et en évitant de sombrer dans la crise créée par les déficiences du financement public de l'enseignement.

Sándor KURTÁN, Péter et László VASS, *Magyarország Politikai évkönyve, 1993*, Budapest, Demokrácia kutatások magyar központja alapítvány, (juin) 1993, 815 pages

C'est le cinquième "Annuaire politique de la Hongrie" que nous avons le plaisir de feuilleter pour vous. Les quatre premiers, toujours à portée de la main pour répondre aux questions des spécialistes du politique et du social qui interrogent le Centre régulièrement sur les points les plus étonnants de l'évolution en cours en Hongrie, ont déjà fait leurs preuves. Opinion publique ou vie des partis, religion ou négociations sociales, tout s'y trouve, et même une chronologie détaillée, un index des noms de personne et un index des matières, des documents de références, bref, c'est un vademecum indispensable. Que pouvait donc nous offrir la dernière livraison? Et bien toujours des analyses renouvelées et détaillées, avec des résumés en anglais pour tous les textes d'articles, et même la traduction intégrale des trois premières contributions, ce qui sera une nouvelle essentielle pour les non hongrophones. Et puis, bien sûr, les textes qui expliquent la rupture entre István Csurka et le MDF. On ne peut faire la liste des articles, mais rien d'essentiel n'est oublié. Une fois encore il s'agit d'un instrument de travail indispensable.

David CRESSIN

L'expérience des lycées bilingues français-hongrois en Hongrie: bilan linguistique et pédagogique

Mémoire de maîtrise, juin 1993

Directeurs de recherche: Lajos NYÉKI et Tamás SZENDE

En 1987 a débuté dans quelques lycées hongrois une expérience originale: l'enseignement en deux langues, dit enseignement bilingue. Son but est l'appropriation par les élèves d'une langue étrangère (dite langue-cible: anglais, allemand, français, italien, espagnol ou russe) dans le cadre du lycée et à côté du développement des connaissances en hongrois. Ceci permettant aux élèves d'apprendre le programme du lycée en deux langues et de bénéficier de cette culture bilingue, quelque soit leur activité future.

Le mémoire tente de décrire le fonctionnement de l'enseignement bilingue français-hongrois, puis de dégager les problèmes posés par cette expérience et les solutions qui pourraient être proposées.

En Hongrie, la scolarité se divise en huit années d'école élémentaire et quatre années de lycée. Le programme du baccalauréat couvre ces quatre années. L'accès à l'enseignement supérieur est soumis à un concours.

Pour être admis dans un lycée bilingue, il n'est pas nécessaire pour les élèves de connaître la langue-cible; ils sont sélectionnés par des tests écrits de logique. Les classes bilingues français-hongrois sont hébergées par des lycées traditionnels. En 1988, trois lycées hongrois accueillait ces classes (à Budapest, à Mohács et à Pásztó).

Pendant un an, les élèves ont la possibilité d'apprendre de façon intensive (20 heures par semaine) le français. Cette année, dite "année zéro", a lieu entre la fin de l'enseignement élémentaire et l'entrée au lycée. En année 0, les 72 élèves sont répartis par groupes de 12 le plus souvent, afin de faciliter le travail à l'oral. Les enseignants sont hongrois (ils ont pour la plupart bénéficié de stages de formation en France) et francophones de naissance (Français, Belges, Africains). Les professeurs utilisent la méthode de leur choix (Francia nyelvkönyv de P. Pataki ou Nouveau Sans Frontières ou En Avant la Musique). Cet apprentissage intensif va permettre aux élèves de suivre pendant les quatre années du lycée les cinq cours qui seront enseignés en langue française. Il s'agit des cours d'histoire, de géographie, de mathématiques, de physique et de biologie. Pour cela, les élèves reçoivent, toujours en année zéro, une mise à niveau lexicale: ils apprennent le vocabulaire français spécialisé de ces cinq matières en révisant leurs connaissances de l'école élémentaire.

En ce qui concerne les quatre années du lycée, l'expérience bilingue introduit l'enseignement en français de ces cinq matières et poursuit l'apprentissage du français (cinq heures par semaine). Cet apprentissage met l'accent sur l'expression écrite et orale (traduction, exposés, dissertation...). De plus, les élèves doivent choisir pour les deux dernières années du lycée, entre deux options: littérature française ou civilisation française ("discours sociaux").

Dans les matières spécialisées, les enseignants peuvent utiliser les manuels hongrois traduits en français et les livres français pour collèges et lycées. Les professeurs de français travaillent avec des méthodes de français langue étrangère (Espaces, Nouveau Sans Frontières) et ont souvent recours à des documents authentiques (presse, vidéo...).

Le baccalauréat a ceci de particulier que les élèves peuvent choisir la langue qu'ils utiliseront pour passer l'examen dans les cinq matières, et que le baccalauréat français est spécialisé (littérature ou civilisation).

L'expérience est ambitieuse, mais encore trop récente pour que l'on puisse porter sur elle des jugements définitifs. Le fait est que les enseignants et les élèves se heurtent à des problèmes souvent décourageants. Il est difficile de distinguer les problèmes d'ordre matériel et d'ordre pédagogique. En effet, les manuels mal traduits, le manque de concertation entre les professeurs, la formation pas toujours adéquate qu'ils suivent, etc. influencent la méthodologie mise en place. Les enseignants et les partenaires français qui soutiennent l'expérience évaluent constamment le travail accompli et réfléchissent ensemble sur les améliorations possibles, notamment pour éviter que les élèves issus des classes bilingues aient un niveau de connaissance générale inférieur à celui des élèves des lycées traditionnels; la gageure consistant à enseigner les programmes du lycée (qui, en Hongrie, sont énormes), tout en faisant pratiquer le français comme une langue seconde.

A l'heure où la Hongrie veut réintégrer la communauté européenne, ce type d'expérience doit être encouragé, car il est vital pour les jeunes Hongrois de connaître parfaitement une langue étrangère.

Stéphanie GILARDIN et Stéphane DUFOIX

L'institutionnalisation de l'opposition en Hongrie, 1956-1990

La réflexion, menée sous la direction de Stéphane Montclair (Paris I, Maîtrise de Science Politique, Politique Comparée, 1991-1992), a le grand mérite d'être extrêmement claire et solidement articulée. D'abord formés en tant que

spécialistes de la chose politique, les deux auteurs précisent la définition de l'opposition comme action collective à la différence de l'expression d'une dissidence, et insistent sur le double processus d'institutionnalisation de l'opposition. D'une part, dans un premier temps, elle tente de devenir "visible" et d'autre part, dans un deuxième temps, le pouvoir en place la légalise. Une pierre de touche de ce processus a été la reconnaissance par Károly Grósz, le 23 juin 1987, du droit de tout Hongrois à l'expression d'opinions différentes de celles du parti sur tous les sujets. Certes, en même temps, il refusait tout droit à l'organisation, l'association politique, mais...

L'auteurs décrivent donc l'évolution des oppositions jusqu'aux élections législatives de 1990. La bibliographie est tout à fait correcte, et la conclusion montre bien comment la consolidation progressive de l'opposition a contribué à créer la situation politique hongroise actuelle. Rappelons que le texte qui suit date du printemps 1992.

1990-1991 va être marquée par une forme de "désillusion" de la population hongroise, apparue lors des consultations électorales suivant les élections législatives de Mars 1990 et caractérisée par une augmentation massive du vote pour les indépendants. A cela plusieurs raisons. Tout d'abord, par la déception de ne pas voir la Hongrie de plain-pied dans l'Europe riche, libre et démocratique. Ensuite parce que les débats parlementaires télévisés ne donnent à voir que conflits personnels, intrigues et autres calomnies.

Mais pouvait-il en être autrement? N'avons-nous pas vu que les différents mouvements de l'opposition avaient pratiquement tous le même programme? La SZDSZ ne peut plus jouer véritablement son rôle d'opposition politique puisqu'elle a toujours prôné le même fond que les mesures actuellement prises par le gouvernement.

Quant aux ex-communistes, quel rôle peuvent-ils avoir quand les non-inscrits indépendants qui s'imposent sont presque tous d'anciens communistes?

L'institutionnalisation de l'opposition hongroise, si particulière dans ses modalités, notamment par la reconstitution d'anciens clivages, l'attachement au non-communisme des futurs dirigeants, et le rôle des partis dans la transition démocratique (seule transition où la victoire de l'opposition ne se fait pas contre le Parti dictateur, mais contre un Parti réformé!), nous montre cependant toute la difficulté de la transition dans un pays où la faiblesse des traditions démocratiques et la volonté farouche d'écarter les communistes de tout pouvoir, a créé une situation de blocage démocratique. L'existence institutionnelle d'une opposition ne suffit pas à faire une démocratie qui marche, surtout dans un pays où l'on est un individu avant d'être un citoyen!

Stéphane DUFOIX

Le clivage gauche-droite en Hongrie

Poursuivant son travail précédent sur la Hongrie, Stéphane Dufoix a tenté, au printemps 1993, de clarifier *Le clivage gauche-droite en Hongrie*, c'est-à-dire, de reprendre la réflexion lancée notamment au colloque de Die (septembre 1990). Le sujet est difficile pour au moins deux raisons évidentes: l'opinion publique semble très versatile entre 1989 et 1991, et le terme de gauche est utilisé comme marqueur communiste dans la vie politique. Mais M. Dufoix a su s'éloigner de ces aspects paradoxaux trop souvent traités sans recul et a d'abord entrepris de définir l'"offre" et la "demande" politique en Hongrie. Il a ainsi pu montrer que face à une offre "fossilisée" depuis 1989 la population connaissait des angoisses de plus en plus grandes quant à l'évolution économique. Or à cela s'ajoute un fort désir de "dépendance paternelle" issu des habitudes prises à l'époque communiste et réaffirmé face à la dureté du libéralisme appliqué. En conclusion il est donc logique de plaider pour la relative cohérence de la demande politique hongroise, qui se traduit par un regain de popularité du parti socialiste et de la FIDESZ, le parti des jeunes. En effet, les citoyens veulent et le renouveau et la sécurité, et c'est l'actuelle structure du système partisan hongrois qui les amène à émettre des signaux contradictoires, notamment en l'absence de sociale-démocratie.

Il s'avère bien difficile de transposer les catégories utilisés pour décrire les vieilles démocraties occidentales dans les nouvelles démocraties est-européennes, et pour une fois on explique clairement pourquoi. Remarquons que la bibliographie est ici-aussi très sérieusement établie.

Marc MARTIN

Villon, ce Hongrois. Esquisses de fortunes: 1919-1936 / 1937-1940

Maîtrise de Littérature Comparée, juin 1993

Directeur de Recherches: György TVERDOTA

Dans sa trop succincte étude consacrée à la fortune littéraire de François Villon en Hongrie – la seule disponible en français jusqu'à ce jour –, André Vig¹ choisit de s'arrêter en 1919, date en vérité bien précoce puisqu'elle exclut tous les fastes que le poète parisien vécut ensuite à Budapest. L'auteur de ce mémoire se propose donc de parcourir la période laissée en friche, et ce jusqu'en 1940. S'inspirant du modèle de périodisation culturelle, il distingue deux phases:

– de 1919 à 1936, Villon n'est que fort peu traduit, il ne rencontre qu'un intérêt réduit au sein d'une culture élitaires non moins réduite: il s'agit d'une phase d'*initiation*.

– de 1937 à 1940, Villon passe d'une culture élitaires à une culture de masse. Objet d'un phénomène de mode, d'une polémique ardente, traduit plus que tout autre en pareil cas, il occupe le devant de la scène politique et devient une figure centrale. En quelque mois, un large public se l'approprie en trouvant en lui l'expression d'une idée au moyen d'un récit poétique: au sens le plus large, nous sommes en présence d'une phase de *mythification*.

Mais ces deux périodes sont, en termes de réception, fort divergentes l'une de l'autre: alors que la première se caractérise par une certaine anémie textuelle (peu de traductions, peu de coupures de presse), la seconde au contraire s'anime d'une prolifération de ces textes. Alors que la première période ne livre que de rares traces de lecture, la seconde en regorge. Alors que dans l'une, Villon reste, toutes proportions gardées, un tracé noir sur des feuilles de papier, dans l'autre il devient un objet vivant de lecture, il s'anime et prend forme, telle la toupie dont nous parle Sartre. Ces divergences entraînent l'auteur de ce mémoire à traiter les deux périodes de manière sensiblement différente. Confronté à une relative absence de tout lectorat entre 1919 et 1936, il préfère examiner "l'amont" de la réception, c'est-à-dire les passages et les liens apparus entre auteur, texte de l'auteur, traducteurs et textes des traducteurs. Pour cela, il en vient à dépasser le cadre immédiat de son sujet, soit par l'examen de larges phénomènes nationaux (par ex. le statut de la traduction dans la Hongrie de la première moitié du XX^{ème} siècle), soit par l'évaluation de divers modèles et influences extra-nationaux (par ex. le modèle villonien de Weimar), en posant que ces

¹ VIG, André (1984); *Les Débuts de la fortune de François Villon en Italie et en Hongrie, 1878-1919*, Thèse de 3^{ème} cycle, Lettres, Paris III, 360

phénomènes et modèles conditionnèrent, du moins participèrent de près à la fortune hongroise du bachelier parisien. Les traducteurs traités en détail sont: Attila József et Lőrinc Szabó.

Entre 1937 et 1940, c'est au contraire "l'aval" de la réception qui se montre le plus actif: Villon devient une tête d'affiche à l'Académie de Musique, un best-seller de librairie, tout Budapest le lit et en parle. Comme la littérature est un objet ni fait ni à faire, mais qui se fait, l'attention se porte alors sur les relations interactives qui unirent les textes traduits aux nombreux lecteurs. Dans cette perspective réceptionnelle – et non philologique –, l'auteur du mémoire en vient donc tout d'abord à examiner l'adaptation de György Faludy, texte fondateur de la connaissance populaire de l'œuvre et du personnage de Villon. Après quoi il se livre à l'analyse de la virulente polémique de presse qui opposa deux Villon pendant quelques mois: celui de Szabó, "le vrai", et celui de Faludy, "le faux". Mais bien au-delà des seules questions littéraires relatives à des notions telles que "propriété littéraire" et "limites de dénaturation s'agissant de textes traduits", il montre que le duel Szabó-Faludy illustre avant tout un jeu de divergences politiques en même temps que de très fortes tensions entre l'establishment culturel et les membres de la culture populaire: la polémique fait bientôt de Villon un prétexte idéologique et politique. Cependant ces prétextes ne tardent pas à interférer sur les textes mêmes: en 1940, le poète français représente plus que jamais le point de rencontre d'une demande sociale et d'une réponse littéraire. Commence alors la phase active d'assimilation, responsable de la pénétration puis de l'intégration de Villon dans l'actualité hongroise. Politisé, transposé dans de nouvelles réalités socio-historiques, combleur de hiatus culturels, le poète français du Moyen-Âge tombe dans le domaine public et se métamorphose, il acquiert une proximité, une présence: une vie.

Pour finir, l'auteur du mémoire montre comment Villon, bien au-delà d'une simple immédiateté de la réponse qu'il incarne – réglée sur un contexte historique bien circonscrit –, se glisse finalement dans l'expérience et l'imaginaire hongrois, et consomme ainsi sa nationalisation.